

LA PHILOSOPHIE DE TAINÉ

AVEC UNE LETTRE
ET DES NOTES INÉDITES DE TAINÉ

PAR

VICTOR GIRAUD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

«... Sa noblesse d'âme va jusqu'à
« la naïveté ; il traite les autres
« sur le même pied que lui-même, et
« leur conseille ce qu'il pratique :
« suivre sa vocation, chercher dans
« le grand champ du travail l'en-
« droit où l'on peut être le plus utile,
« creuser son sillon ou sa fosse,
« voilà, selon lui, la grande affaire ;
« le reste est indifférent. » (*Philosop-
phes classiques*, p. 347.)

EXTRAIT DES *Annales de Philosophie chrétienne*

PARIS

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, ÉDITEURS

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

1899



A M. Sully Prudhomme
donné par ses parents
R. Girard

LA
PHILOSOPHIE DE TAINE

LA
PHILOSOPHIE DE TAINÉ

AVEC UNE LETTRE
ET DES NOTES INÉDITES DE TAINÉ

PAR

VICTOR GIRAUD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

«... Sa noblesse d'âme va jusqu'à
« la naïveté ; il traite les autres
« sur le même pied que lui-même, et
« leur conseille ce qu'il pratique :
« suivre sa vocation, chercher dans
« le grand champ du travail l'en-
« droit où l'on peut être le plus utile,
« creuser son sillon ou sa fosse,
« voilà, selon lui, la grande affaire ;
« le reste est indifférent. » (*Philoso-
phes classiques*, p. 347.)

PARIS

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, ÉDITEURS

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

1899



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA PHILOSOPHIE DE TAINE ¹

Tour à tour critique littéraire et critique d'art, humoriste, historien, psychologue, écrivain politique même, et toujours philosophe sous ces transformations successives, Hippolyte Taine, par la diversité de son œuvre et de ses talents, par l'originalité, l'éclat et la fière probité de ses idées et de son style, par la précision et l'étendue de son érudition, a exercé une telle influence sur la seconde moitié de ce siècle que, seul peut-être en son temps, Ernest Renan aurait pu lui disputer la haute direction de la pensée contemporaine. Entre tous les points de vue auxquels on devrait se placer pour faire le tour de ce puissant esprit et mesurer cette influence, nous voudrions n'en choisir qu'un seul, capital, il est vrai,

1. L'étude qu'on va lire n'est pas une « nouveauté », puisqu'elle date de sept ans déjà ; et l'on y relèvera, je le sais, bien des « juvénilités » de pensée et de style. Je les ai toutes laissées subsister, et voici pourquoi. En 1891, me trouvant alors à l'Ecole normale, j'avais écrit ces pages qu'un maître trop indulgent, M. Georges Lyon, avait jugées dignes d'être communiquées à Taine lui-même. On sait la proverbiale et accueillante bonté de Taine pour les jeunes gens en qui il croyait trouver un peu de ce souci passionné de la vérité qui restera, je crois, le plus beau trait de son génie, comme de sa nature morale. Il lut mon manuscrit, y mit quelques notes, et écrivit à ce sujet une lettre curieuse à plus d'un titre, qui sera reproduite plus loin. Les notes et la lettre ne s'expliqueraient pas entièrement sans le travail qui en a été l'occasion bien imprévue ; et j'ai dû, en publiant ici ce dernier, m'abstenir de toute retouche, et me résigner même à ne pas profiter des observations si suggestives qui m'étaient adressées. — Mais, d'autre part, comme actuellement je ne pense plus de Taine ce que j'en pensais en 1891, je prie ceux qui seraient à la fois intéressés et non satisfaits par cette première étude de vouloir bien suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'ils aient pu lire un *Essai sur Taine, son œuvre et son influence*, dont la *Quinzaine* va commencer prochainement la publication.

mais assez général pour nous permettre de nous détacher de toute intention critique ; et, préoccupé seulement de mettre en lumière l'unité secrète de l'œuvre à laquelle depuis quelque quarante ans travaille M. Taine, nous voudrions rechercher comment, sous l'empire d'une même idée maîtresse, il a été amené à renouveler successivement la critique et l'histoire littéraire, l'esthétique, la psychologie, la politique et l'histoire.

Cette idée, disons-le tout de suite, nous paraît être une idée métaphysique. M. Taine, quoi qu'on en ait dit, est au fond un grand métaphysicien. S'il était né dans un autre siècle, ou peut-être dans un autre pays, nul doute qu'il ne se fût construit lui aussi un de ces « magnifiques palais d'idées » dont les audacieux systèmes d'un Spinoza, d'un Malebranche ou d'un Hegel sont encore aujourd'hui d'admirables modèles. Un écrivain qui aurait son talent et son humour pourrait aisément nous tracer de lui un portrait analogue à celui qu'il traça jadis avec tant d'esprit des maîtres de l'école éclectique, quand, refaisant par la pensée les circonstances que leur avait imposées l'imprévoyante « Nature », il transporta l'un au XVII^e siècle pour saluer en lui un prédicateur orthodoxe, disciple de Bossuet, et l'autre au XVIII^e siècle en Angleterre pour en faire un philosophe protestant, précis, mélancolique et libéral. Ce n'est ni en Angleterre, ni dans la France du XVII^e siècle qu'il faudrait placer M. Taine, mais dans l'Allemagne du commencement du XIX^e siècle ; il aurait assisté aux cours de Kant et il aurait assez vécu pour applaudir Hegel. Telle qu'elle nous apparaît d'ailleurs aujourd'hui dans ses livres « composés d'après une méthode inflexible, écrits avec une éloquence entraînante, remplis de vues supérieures, parés d'images magnifiques et naturelles ¹ », corrigée et assagie par l'influence du positivisme français et de la philosophie anglaise, la faculté métaphysique de M. Taine est trop im-

¹ 1. *Phil. classiques*, p. 347-348. C'est de M. Paul que M. Taine parle en ces termes. — « M. Paul a été peint d'après M. Vacherot ; et à l'époque de la publication, les amis de M. Vacherot ont reconnu le modèle dans le portrait. » (*Note inédite de Taine.*)

périeuse encore pour ne pas entraîner tout le reste. Sans même qu'il soit besoin, pour le montrer, d'analyser et de définir l'espèce d'imagination et de sensibilité qui est la sienne ¹, de recueillir les souvenirs des impressions qu'il a autrefois éprouvées en lisant Hegel ², de rappeler l'accent d'émotion avec lequel il a parlé de « son cher et vénéré Spinoza ³ », du noble stoïcien Marc-Aurèle, dont « toute la vertu a pour soutien une seule idée » métaphysique, « celle de la nature » ⁴, il suffit de considérer les lignes générales de son œuvre pour voir qu'en dépit de tous ses efforts, c'est la tendance métaphysique qui lui dicte ses déductions et lui impose ses jugements. Si dans les *Philosophes classiques*, à plusieurs reprises, il combat les positivistes, c'est parce qu'ils veulent impitoyablement proscrire toute curiosité relative à l'absolu ⁵. Il fait un reproche analogue à Stuart Mill, et pour les mêmes raisons ⁶ : « l'abîme de hasard et l'abîme d'ignorance » auquel aboutit la conception tout anglaise de la science qu'il vient d'exposer ne peut le satisfaire ; pour croire à la science, il a besoin qu'elle atteigne l'absolu. De là, ses préférences marquées pour les conceptions allemandes qu'il faut, selon lui, préciser et « repenser » en quelque sorte à la française. De là ses transports vraiment lyriques et religieux quand il parle de la science, des forces vivantes qu'elle découvre, « chœur invisible qui circule à travers les choses et par *qui* palpite l'univers éternel ⁷ ». De là enfin la méthode déductive qu'il suit dans tous ses ouvrages, même dans ses ouvrages d'histoire, et par laquelle il tire, à la façon de Spinoza, d'une formule abstraite qu'il prétend, il est vrai, avoir

1. C'est ce qu'a fait M. Bourget (*Essais de psychologie contemporaine*) dans son article sur M. Taine.

2. « J'ai lu Hegel, dit quelque part M. Taine, tous les jours, pendant une année entière, en province : il est probable que je ne retrouverai jamais des impressions égales à celles qu'il m'a données. » (*Phil.class.*, p. 132-133.)

3. *Nouv. Essais*, p. 392.

4. *Id.*, p. 355.

5. V. notamment la préface et les 3 derniers chapitres.

6. *Litt. angl.*, t. V, p. 394-395.

7. *Essais de critique et d'histoire*, p. XIX.

découverte par induction, toutes les facultés d'un esprit, d'un peuple, d'une race, tous les traits d'une civilisation, toutes les œuvres d'un écrivain ou d'une école. Même quand on le croit engagé dans la psychologie la plus positive, soudain il nous ouvre un vaste horizon sur la science générale ou sur la nature. Dans son *Traité de l'Intelligence*, il croit n'avoir guère consacré que « cinq ou six pages à la pure spéculation philosophique » ; il croit « s'arrêter au seuil de la métaphysique ¹ » ; il n'en est rien, il y est entré plus d'une fois, et quand des esprits plus préoccupés de science strictement positive, Stuart Mill ² et M. Ribot ³ le lui ont reproché, il semble bien qu'ils aient vu juste et qu'ils aient mis le doigt sur ce qu'ils considéraient sans doute comme une défaillance. — A tous ces traits, nous reconnaissons un esprit doué d'une faculté métaphysique si puissante qu'elle l'entraîne toujours hors du domaine de ce qu'on est convenu d'appeler la réalité. Au fond, toute l'œuvre de « cet audacieux briseur des idoles de la métaphysique officielle ⁴ » a été composée pour illustrer et établir quelques idées métaphysiques que nous aurons à définir.

Mais M. Taine n'a pas été en vain le contemporain de Littré. Il fait partie d'une génération qui s'est éprise plus qu'aucune autre avant elle de faits, de science positive, de réalité concrète et vivante. Il a senti lui-même que, dans les conditions de la pensée moderne, sa faculté métaphysique, en se développant librement, n'aboutirait qu'à des généralisations aussi vagues qu'aventureuses ; peut-être même l'a-t-il estimée dangereuse : en tout cas, il a voulu la discipliner, et la mettre au service de l'expérience ; il a voulu

1. *Intellig.*, I, p. 43 ; II, p. 462.

2. *Fortnightly Review*, July 1870. « It diverges from them only in the two concluding chapters, which, in our judgment, overleap the bounds of really scientific inference, and without even the warrant of supposed intuition *a priori*, claim absolute validity through all space and time for generalizations of human thought, which we can only admit under the inherent limitations of human experience. » (Stuart Mill : Taine, *De l'intelligence*.)

3. *Revue philosophique*, 1877, t. II. Th. Ribot, *M. Taine et sa psychologie*.

4. Expression de M. Bourget (*Essais de psychologie*, t. 1, p. 179) en parlant de M. Taine.

contrôler à l'aide des faits toutes ses idées *à priori* ; bien mieux, il a voulu faire sortir toutes ses idées des faits. Et voilà pourquoi, dans toute son œuvre, on ne trouve pas un seul ouvrage de métaphysique pure. Ce puissant métaphysicien, ce philosophe qui semblait né pour être l'un des plus fidèles fervents de la pensée abstraite, s'est condamné à l'érudition laborieuse et patiente. Si nous ne le savions pas par ailleurs, il nous suffirait de lire les livres de M. Taine pour le deviner profondément versé dans toutes les sciences de la nature. Il ne s'en est pas tenu là. Il a voulu étudier sur le vif l'âme humaine, cette autre réalité, plus mobile, plus ondoyante, plus difficile à saisir que l'autre. Non content d'enrichir son œuvre de tout ce que l'observation journalière, de tout ce que l'expérience de la vie lui apportait de faits nouveaux et curieux, non content de « feuilleter ¹ » les hommes et les choses, de concevoir en un mot l'existence comme une vaste enquête psychologique, il a cherché dans l'histoire générale des littératures et de l'art un nouveau champ d'expériences, encore inexploré : il a étudié de près ces délicates organisations intellectuelles qui sont celles des artistes ; leurs personnages imaginaires, considérés par lui comme de véritables âmes vivantes, lui ont servi à contrôler ses observations ; et en même temps que par une série de monographies il renouvelait la critique et l'histoire de la littérature et de l'art, il rapportait de ces études les matériaux d'une psychologie générale dont il consigna bientôt les résultats dans le livre *de l'Intelligence*. Mais une théorie de la connaissance n'est que la moitié de la psychologie ; et M. Taine nous a promis un livre sur *la Volonté*. Qui sait si, depuis quelque vingt ans qu'il étudie, dans *les Origines de la France contemporaine*, l'époque de notre histoire où l'on a le plus agi, renouvelant ainsi l'histoire politique comme il a déjà renouvelé l'histoire littéraire, et cherchant, selon sa propre parole, à se faire des opinions politiques, il ne prépare pas en même temps les matériaux d'une théorie nouvelle de la volonté, modelée sur la réalité et inspirée

1. Le mot est de M. Taine lui-même, appliqué à ses camarades d'École Normale, cité par Sainte-Beuve. *Now. Lund.*, t. VIII, appendice, p. 494.

d'elle, comme l'était déjà celle de l'intelligence ? Ainsi se rejoindraient par des travaux de même nature et par l'emploi d'une même méthode les deux parties d'une vie si « noblement usée » par le dévouement à la science et la recherche implacable du vrai.

On le voit, si nous avons bien compris la pensée de M. Taine, ce serait lui faire tort que de considérer ses essais de critique littéraire, d'esthétique et d'histoire, — et jusqu'à ses ouvrages en apparence plus exotériques, ses *Voyages* et son *Graindorge*, — comme des œuvres indépendantes et complètes, ayant en elles-mêmes leur raison d'être et leur objet propre. Non, ce sont les épisodes successifs d'une même pensée qui se développe et s'entoure à chaque fois d'un nouveau cortège de preuves. Ce qui fait l'unité de l'œuvre de M. Taine, c'est l'obligation qu'il s'est imposée d'édifier sur des fondements scientifiques éprouvés une psychologie générale nouvelle. Mais, qu'il l'ait voulu ou non, comme c'est sous l'empire d'une idée métaphysique déterminée, à savoir une conception spéciale de la nature et de la science, qu'il a entrepris cette œuvre, et comme cette psychologie aboutit à certaines conclusions métaphysiques, on peut dire que la métaphysique est au moins l'objet lointain poursuivi par M. Taine, si même elle n'est pas l'idée directrice qui préside à ses recherches. Et c'est de sa métaphysique qu'il faut partir pour bien comprendre son œuvre et en bien saisir l'unité.

1

Dans les temps modernes, la philosophie a tantôt été l'auxiliaire de la religion, tantôt elle s'en est déclarée hautement l'adversaire, tantôt enfin elle a séparé sa cause de la sienne, revendiquant pour elle-même la pleine liberté de ses méthodes et de son contrôle, en un mot ce que les Anglais appelleraient son *self-government*. Comme elles répondent toutes deux aux problèmes les plus pressants que se pose la conscience humaine, il n'est pas indifférent, pour connaître la véritable pensée d'un philosophe aussi libre d'esprit que l'est M. Taine, d'examiner d'abord son attitude

à l'égard de cette métaphysique symbolique et morale qu'est la religion. Aussi bien, sur ce point, sa pensée est si nette, il l'a exprimée une fois avec une si tranchante âpreté qu'il n'y a pas à s'y méprendre : la philosophie et la religion ont deux domaines absolument distincts : l'une s'adresse à la raison, l'autre à la sensibilité ; l'une est affaire de science, l'autre de sentiment. Mêler leurs méthodes aux dépens de l'une et de l'autre, comme l'a fait Jean Reynaud dans *Ciel et Terre*, c'est « confondre les genres et il n'y a pas de pire confusion ». La philosophie n'a pas à s'accommoder aux besoins poétiques ou même moraux de l'humanité : i ne faut pas « dégrader sa dignité » et « faire d'elle un instrument de mensonge ». « Elle est à mille lieues au-dessus de la pratique et de la vie active ; elle est arrivée au but et n'a plus rien à prétendre, dès qu'elle a saisi la vérité ¹. » Et si on objecte à M. Taine que la disparition de la foi religieuse est l'un des plus grands maux dont souffre l'homme moderne, que jamais, dans notre société inquiète et troublée, nous n'avons eu plus besoin de croire qu'aujourd'hui, il en conviendra. Il déplorera lui aussi « la maladie du siècle » dont nous sommes tous les victimes désespérées ². Même, il avouera que les conditions de la civilisation moderne, en développant nos aspirations vers l'au-delà, en nous faisant « des âmes fatiguées et avides », rendent un grand nombre de ces âmes incapables de trouver dans la science positive la pleine satisfaction « de leurs sentiments et de leurs besoins ». Dès lors, pour le catholicisme en particulier, « comme le progrès des sciences positives et l'assiette du bien-être industriel empêchent l'exaltation nécessaire à l'établissement d'une nouvelle religion, on ne voit pas de terme à sa durée » ; car « jamais un peuple n'a quitté sa religion que pour une religion différente ». La seule crise qu'il ait à redouter, c'est, dans un siècle ou deux, « l'intervention du nouveau protestantisme, celui de Schleiermacher et de Bunsen, adouci, transformé par l'exégèse, accommodé aux besoins de la civilisation et de la

1. *Nouv. Ess.*, p. 40-41.

2. *Litt. angl.*, IV, p. 420, 421.

science, indéfiniment élargi et épuré, et qui peut devenir par excellence dans les pays latins la religion de ceux qui, sous Voltaire et Rousseau, avaient adopté le déisme ». S'il résiste à cette attaque, il n'aura plus rien à craindre : « toujours la difficulté de gouverner les démocraties, la sourde anxiété des cœurs tristes ou tendres, l'antiquité de la possession » lui assureront des partisans, des recrues ou des fidèles ¹. Et, de fait, l'histoire de l'Eglise en France au XIX^e siècle est loin de donner un démenti à cette dernière opinion : « en France, écrit récemment M. Taine, le christianisme intérieur, par le double effet de son enveloppe catholique et française, s'est réchauffé dans le cloître et refroidi dans le monde ² ». — Mais, pour tous ceux qui pensent, pour tous ceux qui veulent aller jusqu'au bout de leur raison, et à qui la raison suffit, la rupture est irrémédiable : il y a un désaccord trop « énorme » entre « le tableau d'après nature » que nous présente la science et « celui que nous présente l'Eglise catholique ³ ». « Les diverses réponses des artistes et des bourgeois, des chrétiens et des mondains » aux douloureuses questions qu'agite la conscience contemporaine sont superficielles et illusoire ⁴. « Il y en a une plus profonde, réponse étrange, que Gœthe a faite le premier : « Tâche de te comprendre et de comprendre les choses ». Longtemps encore les hommes souffriront de leurs maux présents ; mais ils peuvent guérir leur intelligence, et préparer par là à leurs descendants « des âmes plus saines, et un bonheur dont eux-mêmes ils ne jouiront jamais ». Car « la science approche enfin, et approche de l'homme ; elle a dépassé le monde visible, c'est à l'âme, qu'elle se prend » aujourd'hui. De là sortira toute une conception nouvelle du monde que déjà nous entrevoyons. « Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses il

1. *Voyage en Italie*, t. I, p. 387-389.

2. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er}, 15 mai, 1^{er} juin 1891, p. 516. M. Taine, *Reconstruction de la France en 1800*. — L'Eglise.

3. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juin 1891, p. 507, 508, 509. *La reconstruction de la France en 1800*. — L'Eglise (suite).

4. *Litt. angl.*, t. IV, p. 420.

y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelle, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher ¹. »

II

Quel sera, dans cette œuvre collective des intelligences, le rôle des « trois nations pensantes », la France, l'Allemagne et l'Angleterre ? « Car toute nation a son génie original dans lequel elle moule les idées qu'elle prend ailleurs ². » Or deux traits caractérisent le génie anglais, tous deux hostiles à la haute spéculation : l'esprit positif et l'esprit religieux. L'esprit positif, fasciné par le fait, est incapable de s'élever aux grandes idées générales ; l'esprit religieux et moral, par crainte de voir la foi s'ébranler, et la moralité se dissoudre, se défie des vastes synthèses : le scepticisme rationnel et l'exaltation puritaine, voilà les deux écueils de la pensée anglaise : ou bien l'absolu échappe à notre science ; ou bien, à force de nous y plonger, nous en oublions le réel. Et cependant, l'esprit positif, quand il veut se représenter avec netteté les croyances et les hommes du passé, les revoit face à face et sans intermédiaire : c'est l'exégèse qui naît ; le sentiment religieux, ou sentiment des choses intérieures (*insight*) est « une sorte de divination philosophique » qui retrouve par intuition sympathique le sens intime des choses passées : ainsi se révèle au penseur « inspiré » la profonde unité de la nature ³. Par ces deux portes qu'ont ouvertes en Angleterre Stanley et Carlyle, les vues d'ensemble rentrent dans la science, et celle-ci peut s'élancer de nouveau à la poursuite de l'absolu. — Si les vues d'ensemble ne sont en Angleterre que l'exception, elles sont la règle en Allemagne. L'Allemagne est par excellence le pays des idées générales (*begriffe*). C'est par l'idée générale que l'esprit arrive à comprendre (*begreifen*) et à se représenter tout l'ensemble des êtres qui composent la nature, et dans chaque être l'entrelacement infini des éléments qui le constituent. Cette précieuse faculté a renouvelé toutes les scien-

1. *Litt. angl.*, t. IV, p. 423.

2. *Litt. angl.*, t. V, p. 276, 277.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 278, 279.

ces, elle a réconcilié la foi et la raison, en rendant cette dernière capable d'atteindre par l'abstraction les causes premières, d'un seul mot, de saisir l'absolu et par conséquent le divin. Mais les Allemands ont voulu construire trop vite; ils n'avaient pas assez éprouvé leurs matériaux; ils ont abusé de la formule et de l'hypothèse, et sous la ruine des systèmes, leur admirable conception de la nature et de la science a failli périr étouffée¹. — C'est alors qu'intervient le rôle de la pensée française: de même que l'Angleterre aura pour fonction, dans l'œuvre de la science nouvelle, de passer au crible les idées allemandes, la France aura pour fonction de les préciser. Intermédiaire par son génie comme par sa position géographique entre l'Angleterre et l'Allemagne, la France est faite pour tempérer l'un par l'autre les deux esprits. Le Français ne s'élève que pas à pas, avec toutes les précautions de la logique classique, aux vastes conceptions allemandes; mais si sa marche est plus lente, elle est aussi plus sûre, et, ce qui vaut mieux encore, elle aboutit². Dégagée des langes de l'éclectisme, élevée à l'école de l'analyse du XVIII^e siècle³, appuyée sur les dernières découvertes des sciences positives, affinée par la littérature et la culture parisienne⁴, la critique française doit repenser les idées d'Outre-Rhin et les revêtir du style universel et limpide qui est celui de notre race, ce qui équivalait presque à les découvrir. C'est à une œuvre de ce genre que s'est voué « l'esprit le plus délicat, le plus élevé qui se soit montré de nos jours », M. Renan. Et nous pouvons, en changeant un peu les épithètes, mais sans modifier les éloges, dire la même chose de M. Taine.

III

Car lui non plus, comme les Allemands, ne peut se résigner à ce qu'on a spirituellement appelé le jeûne métaphysique. Cette recherche des causes premières, objet de l'ancienne

1. *Litt. angl.*, t. V, p. 271, 276.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 277.

3. *Philos. class.*, p. 312.

4. *Litt. angl.*, t. V, p. 277, 278.

ontologie, est toujours pour lui le but idéal de notre science. Ces sortes de spéculations, quoi qu'on en ait dit, ne sauraient être oiseuses. « Pourquoi vit une nation ou un siècle, sinon pour les former ? On n'est complètement homme que par là. Si quelque habitant d'une autre planète descendait ici pour nous demander où en est notre espèce, il faudrait lui montrer les cinq ou six grandes idées que nous avons sur l'esprit et le monde. Cela seul lui donnerait la mesure de notre intelligence ¹. » Et pour bien comprendre la portée de l'œuvre de M. Taine, il faut lui demander quelles sont les siennes, en d'autres termes, quelle est sa métaphysique.

Tout d'abord, M. Taine avoue que les spéculations métaphysiques sont difficiles et périlleuses, et qu'il est aisé d'y échouer. « Débordé de tous côtés par l'infinité du temps et de l'espace, l'homme trouve le hasard au terme de toutes ses connaissances comme au commencement de toutes ses données » : la portion infime et fortuite des phénomènes qui constitue notre monde dépend des lois primitives par une série infinie de contre-coups dont la succession nous échappe et ne pourrait être calculée que par une série infinie de déductions. Nous saisissons les premières lois et les dernières conséquences : tout l'entre-deux se dérobe à nos prises, et notre science, sous peine d'imiter l'échec de la métaphysique allemande, doit tenir compte de cette lacune primordiale dans notre faculté représentative. Est-ce à dire que la métaphysique soit impossible ? Non, car tout esprit, si limitée que soit son expérience, par cela seul qu'il pense le général, l'universel et l'absolu, contient des données générales, universelles et absolues, c'est-à-dire valables pour tout phénomène et pour tout objet situé dans l'espace et dans le temps, ou en dehors de l'espace et du temps. Or, cela suffit pour constituer la métaphysique, c'est-à-dire « la recherche des premières causes, mais à la condition que l'on reste à une grande hauteur, que l'on ne descende point dans le détail, que l'on considère seulement les éléments les plus simples de l'être et les tendances les plus générales de la nature ». Et M. Taine esquisse à grands traits le plan d'une

1. *Litt. angl.*, t. V, p. 336.

métaphysique ainsi conçue qui « toucherait la source » de l'être, sans empiéter sur les sciences positives et sans en gêner le libre développement ¹.

A cette conception nouvelle de la métaphysique, correspond une nouvelle conception du monde. Stuart Mill avait conçu l'univers « comme un monceau de faits », associés par le hasard, et dont l'induction nous permet seule de découvrir les relations accidentelles ² : dans ces conditions l'induction demeurerait l'unique méthode scientifique, et la métaphysique était ou inutile ou impossible. Pour M. Taine, au contraire, le monde est un véritable organisme, dont toutes les parties sont reliées entre elles par une sorte de géométrie implacable : « les tenailles d'acier de la nécessité s'enfoncent au cœur de toute chose vivante ³ », et pour quelqu'un qui connaîtrait le théorème initial dont tous les phénomènes sont des corollaires, il n'aurait qu'à déduire de la formule créatrice l'infinie variété des êtres et des choses ⁴. Dès lors, la métaphysique est possible et réelle, et la méthode déductive devient le type idéal de toute méthode scientifique.

Cette conception du monde est grandiose : depuis Spinoza et depuis Hegel dont elle est d'ailleurs inspirée, il n'y en a pas eu de plus hardie et de plus imposante. L'idée de nécessité installée au cœur de la métaphysique, comme elle l'est au cœur de la nature ; le monde réduit à l'unité d'un système de lois qui, de proche en proche, se dérivent d'une loi suprême ; le problème de la science ramené à un problème de « géométrie vivante », voilà certes qui est original et audacieux. Et l'on s'explique les effusions lyriques qu'une pareille idée peut exciter chez ses adeptes. En sa qualité de « poète-logicien » ⁵, M. Taine a eu les siennes, et la « religion de la science » n'a pas d'hymne plus enthousiaste que

1. *Litt. angl.*, t. V, p. 412-416.

2. *Litt. angl.*, t. V, p. 391.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 411.

4. *Phil. class.*, p. 369.

5. Le mot est de M. Jules Lemaitre, dans un article des *Contemporains* sur M. Bourget ; il est appliqué à M. Taine.

cette page si souvent admirée ¹, et qu'il faut citer tout entière :

« C'est à ce moment que l'on sent naître en soi la notion de la nature. Par cette hiérarchie de nécessités, le monde forme un être unique, indivisible, dont tous les êtres sont les membres. Au suprême sommet des choses, au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible, se prononce l'axiome éternel, et le retentissement prolongé de cette formule créatrice compose, par ses ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers. Toute forme, tout changement, tout mouvement, toute idée est un de ses actes. Elle subsiste en toutes choses, et elle n'est bornée par aucune chose. La matière et la pensée, la planète et l'homme, les entassements de soleils et les palpitations d'un insecte, la vie et la mort, la douleur et la joie, il n'est rien qui ne l'exprime, et il n'est rien qui l'exprime tout entière. Elle remplit le temps et l'espace, et reste au-dessus du temps et l'espace. Elle n'est point comprise en eux, et ils se dérivent d'elle. Toute vie est un de ses moments, tout être est une de ses formes ; et les séries des choses descendent d'elle, selon des nécessités indestructibles, reliées par les divins anneaux de sa chaîne d'or. L'indifférente, l'immobile, l'éternelle, la toute-puissante, la créatrice aucun nom ne l'épuise ; et quand se dévoile sa face sereine et sublime, il n'est point d'esprit d'homme qui ne se ploie, consterné d'admiration et d'horreur. Au même instant cet esprit se relève ; il oublie sa mortalité et sa petitesse ; il jouit par sympathie de cette infinité qu'il pense, et participe à sa grandeur ². » — M. Taine a raison de dire que la philosophie est sœur de la poésie ³.

Ce n'est pourtant pas là qu'un beau poème. Cette conception de la nature et de la science repose tout entière sur une nouvelle théorie de la cause, également inspirée de Hegel et qui, si l'on en croit M. Taine, est le fondement de

1. Cf. Scherer, *Mélanges de critique religieuse : M. Taine ou la critique positiviste*, p. 453-454.

2. *Phil. classiq.*, p. 370, 371.

3. *Essai sur Tite-Live*, p. 124.

toute sa philosophie et même l'idée directrice de toute son œuvre¹. Il faut donc y insister. M. Taine observe que, entre les deux philosophies actuellement régnantes en France, en Angleterre et en Allemagne, le spiritualisme et le positivisme, le gros du débat porte sur la notion de cause. Pour les spiritualistes, d'après lui, les causes sont des « êtres distincts, autres que les corps et les qualités sensibles », mais qui produisent les uns et soutiennent les autres, susceptibles d'ailleurs d'être conçues et connues par la raison humaine qui est la faculté de saisir, sinon les « essences » et les « substances », tout au moins les « causes ». Les positivistes, eux, considèrent les causes comme situées hors des prises de l'intelligence humaine, se refusent de rien dire sur elles et « réduisent la science à la connaissance des lois, c'est-à-dire des faits généraux et simples auxquels on peut ramener les faits complexes et particuliers² ». « Si donc l'on prouvait que l'ordre des causes se confond avec l'ordre des faits, on réfuterait à la fois les uns et les autres ; et, les conséquences tombant avec le principe, les positivistes n'auraient plus besoin de mutiler la science, comme les spiritualistes n'auraient plus le droit de doubler l'univers³. » C'est ce qu'a essayé de faire M. Taine. En analysant cinq ou six cas où s'éveille l'idée de cause⁴, il a montré contre les spiritualistes que « l'homme ne connaît point les substances, mais des faits », rien que des faits, « soit au dedans, soit au dehors » de lui, en un mot « qu'il n'y a point de substances, mais seulement des systèmes de faits », « que la cause des faits est dans les faits eux-mêmes, et que tout l'emploi de la science est de ramener l'amas des faits isolés et accidentels à quelque axiome général et universel. » Contre les positivistes, il a démontré « que les causes se rédui-

1. « On vient de voir que cette philosophie a pour origine une certaine notion des causes. J'ai tâché ici de justifier et d'appliquer cette notion. Je n'ai point cherché autre chose ici, ni ailleurs. » (*Phil. class.*, Préface, p. X).

2. *Phil. class.*, p. VI, VII, VIII, IX.

3. *Id.*, *ibid.*, 2 derniers chapitres.

4. *Litt. angl.*, t. V, p. 396, 397.

sent à des lois, qu'elles sont enfermées dans les objets, que partout on peut les en extraire, que les premières ayant la même nature que les dernières peuvent être comme les dernières dégagées par abstraction des faits qui les contiennent, et que l'axiome primitif est compris dans chaque événement qu'il cause, comme la loi de la pesanteur est comprise dans chaque chute qu'elle produit ¹. » — Mais par quelle faculté l'homme pourra-t-il pénétrer dans l'ordre des causes ? Par « une faculté magnifique, source du langage, interprète de la nature, mère des religions et des philosophies, seule distinction véritable qui, selon son degré, sépare l'homme de la brute, et les grands hommes des petits : je veux dire l'*abstraction*, qui est le pouvoir d'isoler les éléments des faits et de les considérer à part ² ». C'est l'*abstraction* qui nous fait mettre à part dans un « groupe » de phénomènes physiques ou moraux le phénomène cause qui contient virtuellement tous les autres et dont tous les autres peuvent se déduire. Lorsqu'on tient ce « fait générateur », on tient tout le reste : il commande le « groupe » tout entier. La formule abstraite qui l'exprime correspond, d'une manière adéquate, dans l'ordre de la pensée, au fait lui-même dans l'ordre de l'être. Et comme toute cause est effet par rapport à une autre cause antérieure, de cause en cause, et de formule en formule, on peut remonter jusqu'à la cause première et par suite jusqu'à la formule souveraine qui renferme dans sa courte enceinte « le torrent éternel des événements et la mer infinie des choses ». Et voilà par où se réconcilient ces antiques ennemis, l'empirisme et la spéculation *à priori*, la science positive et la métaphysique. Tout fait, à sa façon, est un absolu : la nature est conçue comme un système de faits, et la science comme une hiérarchie de lois.

De cette conception de la nature et de la science découle une méthode générale qui s'applique à toutes les sciences, aux sciences morales comme aux sciences physiques. Chaque science en effet a pour fonction de ramener tous les

1. *Phil. class.*, p. IX.

2. *Litt. angl.*, p. 397, 398, t. V. Cf. *Intellig.*, II, 298.

faits dont l'ensemble constitue la spécialité à une formule générale unique, d'où il sera facile de les déduire. Ce n'est que lorsque chaque science aura terminé son œuvre que l'esprit humain, travaillant sur les cinq ou six propositions générales auxquelles on aboutira et qui sont des faits comme le reste, pourra dégager l'élément simple qu'elles impliquent et qui sera l'axiome générateur de l'univers. Dans ces conditions, voici l'obligation qui s'impose à chaque science : réunir tous les groupes naturels de faits qui sont de sa juridiction ; analyser chaque groupe, en extraire par abstraction le fait qui semble dominateur ; le supposer cause et le réduire en formule ; vérifier par déduction logique si les propriétés qu'on tire de la formule correspondent au reste des faits du groupe ; faire la même opération sur un autre groupe, puis sur les deux formules découvertes, c'est-à-dire sur les deux faits qu'elles représentent, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrive à la formule idéale qui ordonne tous les groupes d'une même série. « Abstraction, hypothèse, vérification, voilà les trois pas de la méthode. Il n'en faut pas davantage et il les faut tous ¹. »

Cette méthode générale est celle qu'emploient toutes les sciences de la nature, mais jamais peut-être elle n'a été aussi nettement formulée. Le grand mérite et la grande originalité de M. Taine est de l'avoir appliquée, *totidem verbis*, aux sciences morales. Dans cet ordre d'études qui, avant lui, semblait le domaine privilégié de la contingence, il a introduit la notion de nécessité et les procédés qu'elle impose. Il applique à la lettre le célèbre axiome de Spinoza : « L'homme n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout. » « La science approche enfin, écrit-il, et approche de l'homme ; elle a dépassé le monde visible et palpable des astres, des pierres, des plantes, où dédaigneusement on la confinait ; c'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instruments exacts et perçants dont trois cents ans d'expérience ont prouvé la justesse et mesuré la portée ². » Et voici la conséquence.

1. *Phil. class.*, p. 363.

2. *Litt. angl.*, t. IV, p. 421.

Chacun de nous sent dans son for intérieur que ce qu'il appelle son âme, ou, pour ne rien préjuger, que les phénomènes qui se passent au dedans de lui, forment un système lié ; que telle de ses facultés qui est particulièrement développée entraîne par son libre jeu telle série d'actions ou de réactions : la faculté d'abstraire portée à un haut degré par exemple n'est jamais la compagne de l'imagination passionnelle, et réciproquement. Si l'on pousse assez loin l'analyse, on conçoit aisément que, si dans l'homme intérieur on pouvait saisir la *faculté maîtresse*, qu'on pût en noter avec une exactitude presque mathématique l'intensité, la forme et la direction, on pourrait calculer avec une égale précision l'intensité, la forme et la direction des autres puissances mentales. Or c'est ce qu'a essayé de faire M. Taine. Fidèle à sa méthode générale, il réunit et classe des *faits* ; il tente de dégager le fait générateur, ou pour parler avec plus de précision (car ici il ne s'agit plus de lois physiques et de formules mathématiques, mais de facultés psychiques et de formules littéraires), la faculté maîtresse. Il fait une hypothèse à son endroit, et la suppose cause ; puis, par une série de déductions, il tâche de tirer d'elle tous les autres faits mentaux et toutes les autres facultés. En un mot, là encore il fait des abstractions, des hypothèses et des vérifications¹. Et sans doute, il ne croit pas être arrivé au dernier degré de précision scientifique : « La misère des sciences morales, dit-il quelque part, est de ne pouvoir noter ce degré ; la critique pour définir n'a que des adjectifs vagues et des louanges banales². » Et encore : « Ces vérités sont littéraires, c'est-à-dire vagues ; mais nous n'en avons pas d'autres à présent en cette matière, et il faut se contenter de celles-ci telles quelles, en attendant les chiffres de la statistique et la précision des expériences³. » Mais enfin, il croit, et nous croyons avec lui qu'il a serré la question de plus près qu'on ne l'avait fait

1. *Phil. class.*, p. 364, 367.

2. *Essais*, p. 247.

3. *La Fontaine et ses fables*.

avant lui ; et nous allons voir quelles vérités ou lois générales il a, chemin faisant, découvertes en appliquant à la littérature et à l'art, à la psychologie générale, à la politique et à l'histoire la méthode générale que nous avons essayé d'exposer.

IV

Puisque, dans le monde moral comme dans le monde physique, tous les phénomènes sont liés entre eux et s'enchaînent les uns les autres suivant les lois d'une nécessité inflexible, il s'ensuit que nous pouvons considérer toutes les œuvres humaines, arts, religions, philosophies, littératures, et tous les actes humains, faits de l'ordre politique, social ou moral, comme des résultantes de causes plus ou moins lointaines et générales, ou, selon le mot célèbre, comme des « produits », dont la science des âmes aura pour fonction de rechercher les facteurs. Appliquons ce principe à l'histoire générale.

Chaque œuvre humaine a évidemment pour cause immédiate et naturelle l'homme qui l'a réalisée. Mais celui-ci, à son tour, n'est pas isolé dans l'ordre des causes : il n'est pas un commencement absolu ; il est un produit lui aussi ; il subit la poussée de forces extérieures ou intérieures qui, si l'on pouvait les mesurer toutes avec exactitude, expliqueraient complètement l'œuvre qu'il a accomplie. Ces forces paraissent innombrables, car qui pourrait jamais dire, quand il agit, que c'est telle ou telle influence qui détermine sa conduite ? Il est pourtant possible de les ramener à quelques chefs principaux. Du dehors d'abord, trois causes générales agissent sur lui : la *race*, c'est-à-dire l'ensemble des conditions physiques et morales qui, de génération en génération, depuis les fondateurs de la vaste famille humaine à laquelle il appartient, lui ont été transmises par l'hérédité et qu'il apporte avec lui en naissant ; — le *milieu*, c'est-à-dire les mille circonstances extérieures qui viennent appliquer leur empreinte sur le naturel qui leur est livré (climat, circonstances politiques et sociales, etc.) ; — enfin,

le *moment*, c'est-à-dire la vitesse acquise par les deux autres forces au moment précis où elles entrent en jeu pour former l'œuvre étudiée, et « l'œuvre qu'elles ont déjà faite ensemble, car cette œuvre elle-même contribue à produire celle qui suit ¹. »

Voilà une première série de causes. Il y en a une autre non moins délicate à déterminer. Les conditions extérieures de la production de l'œuvre humaine étant telles ou telles, il faut pénétrer maintenant dans l'intérieur de l'âme et mesurer l'action des forces internes qui, sous l'action des forces externes, interviennent alors. Ces forces sont multiples elles aussi, mais elles forment, nous l'avons vu, un système lié : et il suffit de recueillir le résultat de l'enquête précédente et de vérifier si la formule à laquelle on arrive n'est pas précisément celle de la faculté maîtresse qui commande tout le système et qui, par son intensité plus ou moins grande et par la nature de sa direction, fait varier suivant une loi fixe les éléments psychiques auxquels elle est liée. En sorte que tout le problème de l'histoire consiste à déterminer avec précision pour chaque individu la faculté maîtresse ou disposition morale dominante qui, par une série d'intermédiaires faciles à retrouver, entraîne l'action particulière qu'il s'agit d'expliquer. C'est dire que l'histoire se ramène à la psychologie, ou, si l'on veut, à un problème de mécanique mentale.

Ceci est le cas le plus simple, car nous n'avons jusqu'ici considéré que l'individu. Mais ce qui est vrai de l'œuvre individuelle, est vrai aussi de l'œuvre collective à laquelle travaillent les divers groupes humains. Les différentes parties d'une civilisation forment entre elles des systèmes liés comme les différentes facultés de l'âme : si l'art d'une époque est revêtu de tels caractères, la religion, la philosophie et la science, le gouvernement, la famille et les industries nous apparaîtront revêtus de caractères analogues ou correspondants. En sorte qu'on peut considérer toute l'histoire générale d'une civilisation comme la réalisation concrète et

1. *Litt. angl.*, I, p. XXIX.

diversifiée à l'infini d'un même modèle idéal qui flotte alors dans l'air pour ainsi dire, s'impose à toutes les imaginations, commande toutes les conceptions et détermine toutes les œuvres de l'époque. Cette forme initiale d'esprit est elle-même le produit de la race, du milieu, du moment, c'est-à-dire de la forme d'esprit qui a régné à l'époque précédente, modifiée par les circonstances qui ont concouru à son développement ; et les traits communs qui caractérisent ces formes d'esprit successives et subsistent inaltérables sous les changements amenés par les siècles constituent la physionomie originale du groupe humain qui collabore à l'œuvre tantôt obscure, tantôt éclatante de cette civilisation. — Ainsi l'histoire générale comme l'histoire individuelle se ramène à « un problème de psychologie ». Dans les deux cas, l'histoire a pour fonction de rechercher et de définir d'une part l'état moral qui enfante « telle littérature, telle philosophie, telle société, tel art, telle classe d'arts », et d'autre part « quelles sont les conditions de race, de moment et de milieu les plus propres à produire cet état moral¹ ». On n'a jamais déterminé avec plus de netteté l'objet et les méthodes de cette science toute moderne à laquelle les Allemands ont donné le nom de *Völkerpsychologie*, ou psychologie des races, et dont la plus grande partie de l'œuvre de M. Taine est la brillante illustration.

A cette science toute nouvelle s'ouvre un large champ d'expériences. Et d'abord les littératures. En effet, parmi les manifestations sensibles des dispositions morales d'un homme ou d'un peuple, il n'en est pas de plus significatives et de plus instructives, parce qu'il n'en est pas qui reflètent d'une façon plus transparente et plus précise les « états d'âme » qu'elles ont pour mission d'exprimer. Et comme ce sont ces sentiments et ces émotions que l'historien psychologue doit chercher à noter et à se figurer, il s'en suit que « c'est principalement par l'étude des littéra-

1. *Litt. angl.*, I, p. XLIII-XLIV.

tures que l'on pourra faire l'histoire morale et marcher vers la connaissance des lois psychologiques d'où dépendent les événements ¹ : les constitutions, les religions mêmes n'en approchent pas. » Et voilà pourquoi plus du tiers de l'œuvre de M. Taine est composé d'essais de critique ou d'histoire littéraire : c'était pour lui un moyen d'étudier la psychologie des individus ou des peuples.

Les œuvres littéraires ne sont pas les seules que l'historien psychologue doive mettre à contribution : les œuvres de l'art proprement dit peuvent et doivent être étudiées au même point de vue. Parfois, comme au moyen âge, ou à l'époque des grandes floraisons artistiques de l'Italie ou des Pays-Bas, si elles ne sont pas l'unique moyen dont se soit servie une nation pour exprimer ses sentiments et traduire l'idéal régnant, elles en sont le plus remarquable et le plus populaire : ce serait donc se priver volontairement de bien des secours que de négliger une semblable étude. De plus, les grands peintres et les grands sculpteurs, à cause des nécessités mêmes de leur art, se groupent plus volontiers par écoles que les grands écrivains : il est donc plus facile de les rattacher à des ensembles, de retrouver les conditions de leurs œuvres, de suivre dans la filiation des écoles, l'apparition des procédés, la décadence des traditions, la formation et la déformation progressive de l'idéal primitif. Enfin si, comme c'est le cas pour la Grèce, les œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous sont des restes mutilés d'un art admirable, quelle joie pour le naturaliste des âmes de reconstituer, à l'aide de ces minces débris et des inductions tirées de l'étude des autres parties de la civilisation de l'époque, l'ensemble de cette civilisation, de cet art, et des mœurs qui les ont suscités ! Et ainsi s'expliquent en grande partie les cinq volumes de M. Taine sur la *Philosophie de l'art*.

Mais si la littérature et l'art sont peut-être, de tous les documents que nous avons pour entrer dans l'intimité des âmes d'une époque, les plus précieux parce que ce sont les productions les plus suggestives, les plus spontanées et les

1. *Litt. angl.*, I, p. XLVII, XLVIII.

plus vivantes de la pensée humaine, il serait presque pué-
ril de ne pas tenir compte pour constituer l'histoire de ce
qui en faisait autrefois l'unique matière, je veux dire les
institutions politiques et sociales, les actes diplomatiques,
les faits proprement dits. De là aussi on peut tirer, pour dé-
terminer l'état des esprits à telle époque, les traits généraux
de la race, et le sens de l'évolution historique d'un peuple,
mille renseignements importants. C'est ce que M. Taine a
parfaitement compris, et si tel n'a pas été son but unique en
composant *les Origines de la France contemporaine*, nul
doute que ce n'en ait été le principal ¹. Ainsi partout se re-
trouve dans son œuvre cette conception de l'étude psycho-
logique de l'histoire qu'il a lui-même appelée une œuvre de
« zoologie morale ».

Nous n'avons pas à suivre maintenant M. Taine dans les
applications successives qu'il a faites de sa méthode, dans
les expériences psychologiques qu'il a instituées pendant
près de quarante ans, en choisissant de préférence les cas
les plus riches et les plus singuliers. Nul n'a su mieux que lui
faire sortir d'une simple formule la définition d'un talent,
d'une civilisation, d'une race, à tel point que parfois on croit
assister à la construction de cette race, de cette civilisation,
de ce talent, comme les chimistes, en appliquant une for-
mule, nous font assister aux combinaisons les plus variées.
Tite-Live est « l'historien orateur » ; Swift, « un esprit pro-
saïque et positiviste » ; Shakespeare a pour trait dominant
« l'imagination passionnée et complète » ; Michelet, « la sen-
sibilité passionnée » ; Napoléon est « un Italien du XV^e siè-
cle » égaré au XIX^e. Notre XVII^e siècle en France a pour
formule : « la raison oratoire ». Si la Révolution française
a été ce qu'elle fût c'est parce qu'elle était la descendante
directe de « l'esprit classique ». « Etre respectable et muni
de bien-être », la tendance positive et la tendance morale,

1. « Ce volume, comme les précédents n'est écrit que pour les ama-
teurs de zoologie morale, pour les naturalistes de l'esprit, pour les cher-
cheurs de vérité, de textes et de preuves, pour eux seulement, et non
pour le public, qui sur la Révolution, a son parti pris, son opinion faite. »
(*Révol.*, t. III, p. IV.)

voilà tout l'esprit anglais. Pour voir tout ce que ces définitions renferment de vérités profondes et jusqu'alors peu entrevues, il faut lire tous les ouvrages dont elles sont comme le résidu abstrait. Avant M. Taine, il ne semble pas qu'aucun historien ait compris et expliqué véritablement le rôle et l'œuvre de Napoléon ; et M. Taine n'a fait pourtant que développer la formule abstraite qui définit son caractère : « Italien du XV^e siècle ». Dès lors, on comprend l'enthousiasme du philosophe pour ces formules abstraites, « forces vivantes mêlées aux choses, partout présentes, partout agissantes qui manifestent la diversité de la vie ondoyante et l'uniformité des lois immortelles ¹ ».

On conçoit en même temps que, de ce point de vue, les objections paraissent faibles. Outre qu'elles ne peuvent prévaloir contre des faits (car les définitions auxquelles on arrive en histoire sont des faits), elles proviennent le plus souvent d'une méprise. L'historien, en effet, « en considérant les caractères nationaux et les situations générales comme les seules grandes forces en histoire », ne supprime pas l'individu, comme on le lui reproche, car ces grandes forces ne sont que la somme des penchants et des aptitudes des individus. De même, cette conception ne transforme pas l'homme en machine, elle ne nie pas la personne indépendante et libre, elle ne décourage pas nos efforts. « L'adversaire oublie ce qu'est l'âme individuelle ; il cesse d'y voir les facultés et les penchants dont elle n'est que l'ensemble. Il ne remarque pas que ses aptitudes et ses penchants lui appartiennent, que ceux qu'elle prend dans la situation générale ou dans le caractère national lui deviennent personnels au premier chef, que lorsqu'elle agit par eux, c'est d'après elle-même, par sa force propre, *spontanément, avec une initiative complète, avec une responsabilité entière*, et que l'artifice d'analyse par lequel on distingue ses principaux moteurs, ses engrenages successifs et les distributions de son mouvement primitif n'empêche pas le tout, qui est elle-même, *de tirer de soi son élan et sa direction, c'est-à-dire*

1. *Essais*, p. XIX et 327.

*son énergie et son effort*¹. » Ainsi, le problème de la liberté semble réservé, avec toutes ses conséquences métaphysiques et morales ; et je sais bien que tout le reste de la philosophie de M. Taine est une négation du libre arbitre ; mais enfin, il montre ici que cette méthode historique peut être employée par le moins déterministe des philosophes, et il a raison : c'est seulement par leurs conséquences ultimes et par leurs traits généraux que les actions humaines appartiennent au déterminisme scientifique ; en elles-mêmes, elles peuvent ne relever que d'elles-mêmes : car au fond du problème de la liberté, il y a le problème de la genèse des idées, problème psychologiquement insoluble et qui admet les deux solutions². Enfin, grâce à cette nouvelle conception de l'histoire, une ère de progrès indéfinis s'ouvre devant l'activité humaine : car nous arriverons un jour à connaître les lois générales qui président à l'évolution des phénomènes historiques, par suite à prévoir les événements futurs, et, toutes choses étant liées dans l'ordre des causes, il nous suffira de déplacer le moindre rouage à notre portée pour déterminer « un changement énorme dans le jeu de la machine au profit de l'insecte intelligent par lequel l'économie de sa structure aura été pénétrée³ ». Est-ce là ce qu'on appelle décourager nos efforts⁴ ?

1. *Essais*, p. XXII.

2. Nous voulons dire par là que la question de la liberté ne se posant que pour les actes accompagnés de délibération, donc de réflexion, c'est-à-dire déterminés par une *idée*, tout le problème du libre arbitre se ramène à celui-ci : *Pouvons-nous* faire naître des *idées* ? Quelques-unes d'entre nos idées peuvent-elles ne relever que de nous-mêmes ? problème que la psychologie nous paraît — au moins provisoirement — impuissante à résoudre.

3. *Essais*, p. XXV, XXVI.

4. De cette conception de la science, il ressort une conception très optimiste de la vie, quoi qu'en pense M. Bourget qui, dans son article sur M. Taine, voudrait en faire l'un des ancêtres du pessimisme contemporain. M. Bourget, comme le lui a très spirituellement reproché Maxime Gaucher dans l'une de ses chroniques (12 décembre 1885) est obsédé par l'idée du pessimisme et veut la trouver partout. En réalité, et en dépit de certaines boutades ou saillies de tristesse échappées à l'écrivain au spectacle des misères et imperfections de l'existence, M. Taine est foncièrement optimiste. Il est trop confiant dans la raison humaine et dans l'avenir de la science pour qu'il en soit autrement. Le vrai fond de sa

En attendant, « si nous voulons aujourd'hui nous former quelque idée de nos destinées générales, c'est sur l'examen de ces forces qu'il faut fonder nos prévisions ¹ ». Déjà des lois ont été découvertes qui nous permettent d'entrevoir le brillant avenir réservé à l'histoire psychologique. Nous avons déjà indiqué celles qui fondent la méthode. Il faut y insister davantage, les compléter et leur donner leurs noms. Tout le système repose sur cette remarque profonde que, si l'on veut étudier l'homme du dedans, on trouve à l'origine de toutes ses pensées et de tous ses actes des *images*, « ou représentations des objets ». Suivant que la représentation est nette ou confuse, suivant qu'elle est accompagnée et comme baignée d'émotion, ou entourée de calme, tout le développement humain s'en ressentira : « la moindre altération dans les facteurs amène des altérations gigantesques dans les produits. » Si variées d'ailleurs que puissent être nos images, elles aboutissent toujours soit à une « conception générale », soit à une « résolution active » : car agir et penser, voilà tout l'homme ². Et pour étudier l'humanité sous ses deux faces, spéculative et pratique, ce sont ces représentations intérieures qu'il faut se figurer avec précision, — M. Taine dirait volontiers : faire renaître en soi à force d'imagination sympathique. Cette loi générale une fois posée et établie par une série d'exemples, il constate que trois causes ou lois différentes contribuent à créer en

pensée relativement au problème du bonheur est exprimé dans les lignes suivantes qui terminent un hymne magnifique à la science (*Essais de critique et d'histoire*, p. 328 : *M. Troplong et M. de Montalembert*) : « Confinés dans un coin de l'espace et de la durée, éphémères, abrégés demain peut-être par le contre-coup d'une explosion ou par le hasard d'un mélange, nous pouvons cependant découvrir plusieurs de ces lois et concevoir l'ensemble de cette vie. *Cela vaut la peine de vivre ; la fortune et la nature nous ont bien traités.* » Contre une pareille profession de foi, rien ne saurait prévaloir, pas même ces lignes si tristes, d'une amertume si sobre et presque découragée, qui terminent l'article sur Franz Wæpke (*Nouveaux Essais*, p. 394) : « Lorsque me détachant de moi-même, j'essaye de le juger en critique, je viens à penser que personne n'était plus digne que lui d'être aimé, admiré et de vivre. Il n'a été ni aimé, ni admiré comme il devait l'être, et il est mort à trente-sept ans. »

1. *Litt. angl.*, I, p. XXXIV.

2. *Litt. angl.*, I, p. XIX.

nous les états moraux élémentaires qui accompagnent ces représentations : la race, le milieu, le moment. Puis, après avoir « dressé la carte psychologique des événements et des sentiments d'une civilisation humaine », c'est-à-dire après avoir « composé des groupes naturels de faits » (religion, art, philosophie ; état, famille, industries), il observe que ces groupes ont des éléments communs : ici, la conception du monde et de son principe, là une certaine conception de l'association humaine. C'est dire que ces groupes de faits communiquent entre eux et dépendent les uns des autres, en d'autres termes, qu'il faut leur appliquer *la loi des dépendances mutuelles*¹ qui fonde l'unité foncière des parties d'une même civilisation. Et comme « *les faits communiquent entre eux par les définitions des groupes où ils sont compris*² », il suffira de définir ces groupes avec précision pour tenir dans la formule *abstraite* à laquelle on aboutit la loi intime et vivante qui commande aux faits, qui est comprise dans les faits et que l'abstraction nous sert à dégager. D'autre part, l'élément commun à divers groupes de faits étant l'abstrait le plus général contenu dans ces groupes est évidemment la loi qui préside à leur formation. « Si cet élément commun reçoit du milieu, du moment et de la race des caractères propres, il est clair que *tous les groupes où il entre seront modifiés à proportion.* » C'est ce que M. Taine appelle *la loi des influences proportionnelles*. Enfin, il est possible d'esquisser *la loi générale de la formation des groupes*, c'est-à-dire de déterminer les conditions générales qui font naître les littératures ou les religions. M. Taine l'a essayé pour la religion, et montré par cet exemple jusqu'à quel point il est aujourd'hui permis de prévoir en histoire³.

Telles sont les lois les plus générales de la philosophie de l'histoire : elles en fondent la méthode et en déterminent l'objet. Il en est d'autres plus particulières, plus modestes aussi, issues plus directement de l'expérience et de la mi-

1. *Litt. angl.*, I, p. XXXIV.

2. *Essais*, p. XV.

3. *Litt. angl.*, I, p. XLI-XLIII.

nutieuse observation psychologique, et par lesquelles « la philosophie de l'histoire humaine répète comme une fidèle image la philosophie de l'histoire naturelle ». Dans les deux sciences, *la loi de la connexion des caractères*, découverte par Cuvier, trouve son application : de même que les divers organes d'un animal dépendent les uns des autres et varient ensemble suivant une loi fixe, de même il existe une pareille dépendance entre les diverses aptitudes et inclinations d'un homme, d'une race, ou d'une époque. — En histoire naturelle, d'après *la loi du balancement organique* mise en lumière par Geoffroy Saint-Hilaire, le développement exagéré d'un organe entraîne l'appauvrissement ou la réduction des organes correspondants. De même en histoire, le développement extraordinaire d'une faculté, l'aptitude morale par exemple dans les races germaniques, amène dans les mêmes races l'affaiblissement des facultés inverses. — Parmi les caractères d'un groupe animal ou végétal, les uns sont subordonnés, non essentiels, les autres prépondérants. De même dans un groupe ou un individu humain, certains caractères sont accessoires, les autres, comme la présence prépondérante des images ou des idées, sont dominateurs et fixent d'avance la direction de sa vie et l'espèce de ses inventions : dans les deux cas s'applique *la loi de la subordination des caractères*, principe commun des classifications en botanique et en zoologie. — D'après *la théorie des analogues et de l'unité de composition* exposée par Geoffroy Saint-Hilaire, on démontre en histoire naturelle que chez une classe ou même dans un embranchement du régime animal, le même plan d'organisation se retrouve dans toutes les espèces. Pareillement en histoire, on montre que les personnages les plus opposés présentent tous un type commun, c'est-à-dire un noyau de facultés et d'aptitudes primitives qui, diversement raccourcies, combinées, agrandies, fournissent aux innombrables diversités du groupe. — Le principe de Darwin sur *la sélection naturelle* est aussi vrai en histoire qu'en histoire naturelle : dans les espèces vivantes les individus qui réussissent le mieux sont ceux qu'une particularité de structure

adapte le mieux aux circonstances ambiantes. De même, dans un groupe humain quelconque, les individus qui atteignent le plus large développement sont ceux dont les inclinations et les aptitudes correspondent le mieux à celles de leur groupe ; le triage est opéré par le milieu moral comme par le milieu physique. — En poursuivant dans cette voie, on trouvera bien d'autres analogies à signaler entre l'histoire naturelle et l'histoire humaine. C'est que « par la vie du cerveau, racine des facultés humaines, les lois organiques étendent leur empire jusque dans le domaine distinct des sciences morales » ¹.

Quelle est dans la découverte de ces lois l'apport propre de M. Taine ? Il nous est difficile de le dire. Tout ce que nous croyons pouvoir affirmer, c'est qu'elle est considérable, c'est que, même lorsqu'il emprunte à d'autres leurs idées, il les formule avec plus de netteté, en voit et en indique mieux la portée, et sait mieux les faire entrer dans un système général. Mais ces lois ne restent pas pour lui de vagues formules abstraites reléguées dans le ciel métaphysique. Il en vérifie à chaque instant l'exactitude dans ses études de critique littéraire, d'esthétique et d'histoire : il les commente, les contrôle et les éprouve à l'aide des faits ; elles servent à expliquer l'histoire de la littérature anglaise ², celle des écoles artistiques d'Italie, des Pays-Bas ou de la Grèce, et celle de la Révolution française. Ce sont là autant de « contributions aux psychologies particulières » ³ qui doivent constituer la science psychologique générale : ce sont là surtout autant de preuves apportées à l'appui de la théorie générale que « les choses morales ont, comme les choses physiques, des dépendances et des conditions » ⁴, et qu'il faut traiter de la science des âmes

1. *Essais*, p. XXVIII-XXX.

2. Sainte-Beuve disait de l'*Histoire de la littérature anglaise* qu'elle pourrait être intitulée : « *Histoire de la race et de la civilisation anglaises par la littérature* » (*Nouveaux Lundis*, t. IX, p. 61), et M. Taine (*Hist. de la litt. angl.*, t. I, p. XLVIII) convient lui-même « qu'il a cherché dans l'histoire de sa littérature la psychologie du peuple anglais ».

3. *Intelligence*, I, p. 21.

4. *Essais de critique et d'histoire*, p. VIII.

comme on traite depuis trois cents ans de la science des corps. — Et ainsi, dans toute l'œuvre de M. Taine, on retrouve, circulante et agissante, la même idée générale qui soutient et domine les déductions métaphysiques inspirées de Spinoza.

V

Indépendamment d'ailleurs de leur utilité pour la psychologie générale et pour la science désintéressée de l'homme moral, ces études de « psychologie particulière » sont susceptibles dès maintenant d'applications pratiques et positives dont nous pouvons faire notre profit. En fidèle disciple des Anglais, M. Taine n'a pas négligé ces applications. Ce « pur penseur ¹ » a, plus qu'on ne le croit généralement, mêlé sa pensée à la vie active ² ; s'il ne consentira jamais à « plier la science à nos goûts ³ », il admet, il désire même qu'on cherche à nos besoins un remède et un soulagement dans la science : car n'est-ce pas la science qui doit commencer « la guérison de notre intelligence » et amener pour nos descendants « la sérénité du cœur » ? Or la science de l'histoire psychologique est déjà assez mûre pour que nous puissions avoir déjà comme un avant-goût des services qu'elle est destinée à nous rendre plus tard. Grâce à elle, nous pouvons nous faire de saines idées politiques et constituer une esthétique, c'est-à-dire nous fixer des règles non arbitraires pour travailler aux réformes sociales et pour réaliser le beau. Ces règles, M. Taine a essayé de

1. Hommay, *L'idée de la nécessité dans la philosophie de M. Taine* (*Revue philosophique*, t. XXIV, 1887, p. 395).

2. Si l'on voulait prouver que la vie réelle et présente a exercé sur la pensée et la sensibilité de M. Taine plus d'influence qu'on ne le croirait au premier abord, on n'aurait qu'à se rappeler l'article sur *Franz Wepke* (*Nouv. Essais*), où l'on sent vibrer, sous les scrupules d'une pudeur toute stoïcienne, une émotion si pénétrante et si profonde, l'article (*Essais*) sur *l'opinion en Allemagne et les conditions de la paix*, et la *Préface* de la première édition de *l'Intelligence* qui sont comme l'écho indigné ou attristé des événements de 1870. — « La 1^{re} et la 2^e éd. de *l'Intelligence* ont été publiées en 1870, mais avant la guerre » (*Note inédite de Taine*).

3. *Nouveaux essais*, p. 40.

les tracer, et c'est là un nouvel aspect de son œuvre historique ou critique. Son dessein est double pour ainsi dire : en même temps qu'il contribue à la science psychologique, il esquisse les principes généraux d'une politique et d'une esthétique. Par là, la fin de son œuvre en rejoint le commencement : il a beau vouloir s'enfermer dans les simples faits ¹, la pente naturelle de son génie l'entraîne toujours sur le terrain des idées générales ; et son système de philosophie se complète et s'achève presque malgré lui.

M. Taine a raconté lui-même dans la *Préface* de son premier volume des *Origines de la France contemporaine* comment il a été amené à étudier l'histoire : il voulait, dit-il, se faire des opinions politiques raisonnées. S'il faut l'en croire, après dix ans d'études, il n'était pas beaucoup plus avancé qu'au premier jour, puisque l'unique principe qu'il eût encore découvert consiste dans cette remarque si simple, et il le craint, un peu puérile, qu'« une société humaine, surtout une société moderne, est une chose vaste et compliquée, difficile à connaître et à comprendre, difficile à bien manier : d'où il suit qu'un esprit cultivé en est plus capable qu'un esprit inculte, et un homme spécial qu'un homme qui ne l'est pas ». Mais il avoue lui-même que « de ces deux dernières vérités résultent beaucoup d'autres conséquences ² » ; et, quand bien même il n'en eût pas convenu, nous avons appris à nous défier de la modestie de M. Taine. Ce sont ces conséquences qu'il nous faut indiquer, après avoir exposé la méthode.

Celle-ci, on pouvait s'y attendre, est rigoureusement expérimentale, et c'est pourquoi elle est fondée sur l'histoire. La politique, en effet, étant par définition l'art de gouverner les hommes, le premier devoir de l'homme politique et, partant, de celui qui lui confie un mandat est de bien connaître ceux qu'il s'agit de légiférer. S'il pouvait se représenter les différentes classes de la société avec leur éducation respective, leurs besoins, leurs désirs et leurs traditions,

1. « Mon seul devoir est de vous exposer des faits et de vous montrer comment ces faits se sont produits » (*Philosophie de l'Art*, p. 21).

2. *Révol.*, t. II, p. II.

s'il pouvait en un mot entrer dans l'intimité des âmes individuelles et les voir chacune vivre et penser, alors seulement il saurait les réformes qu'il convient d'accomplir, il pourrait conformer les institutions aux besoins généraux et il ne serait pas exposé à bâtir dans le vide ¹. C'est là, semble-t-il, une œuvre impossible à réaliser : pourtant, quelques hommes ont eu cette faculté prodigieuse de « démêler les états et les mouvements d'une âme et de beaucoup d'âmes, les motifs efficaces, permanents ou momentanés, qui poussent ou retiennent l'homme en général et tels ou tels hommes en particulier, les ressorts sur lesquels on peut appuyer, l'espèce et le degré de pression qu'il faut appliquer ² ». Nul en cela n'a surpassé Napoléon, et de là seulement vient sa supériorité et sa fortune politiques. Or, ce qui chez lui était affaire de génie instinctif et de rencontre, nous pouvons, dans une certaine mesure, y suppléer à l'aide de la science ; et quelle science nous en donnera mieux les moyens que la psychologie appliquée à l'histoire ? Par elle, en effet, nous pénétrons dans l'intérieur des âmes et nous résumons en une formule abstraite la multitude des cas observés, je veux dire les dispositions morales de tout un groupe d'individus, de plusieurs groupes, d'un peuple tout entier. Il y a plus. Par elle encore nous retrouvons tout le passé de ce peuple, nous pouvons calculer ses instincts héréditaires, les exigences de son tempérament physique et de son caractère moral, l'action des circonstances historiques de toute sorte qui ont déposé sur lui leur empreinte : par le passé nous comprenons le présent, et de ces expériences accumulées nous tirons toutes les leçons nécessaires pour régler et préparer l'avenir. Grâce à cette méthode, nous ne risquons pas d'aller trop vite, de reconstruire la société sur un plan rationnel peut-être, mais pratiquement absurde, comme l'a fait le XVIII^e siècle, et nous adaptons progressivement et à coup sûr l'édifice social aux besoins réels et légitimes de ceux qui doivent l'habiter ³.

1. Cf. *Du suffrage universel et de la manière de voter*, p. 5.

2. *Régime moderne*, p. 34.

3. *Origines de la France contemporaine*, *passim*.

Cette méthode si sage, et qui condamne si impitoyablement presque toute l'œuvre de la Révolution française aboutit à des leçons positives et même à des théories générales¹. Si, pour la France contemporaine, elle souscrit au maintien du suffrage universel, elle le transforme et l'accorde aux nécessités de l'heure présente. Elle rejette le scrutin de liste comme malhonnête et illusoire. Partant des données de la statistique, de l'expérience courante et personnelle, mais bien informée, des enquêtes psychologiques et historiques les plus précises, elle déclare que le seul moyen d'assurer à chaque citoyen la pleine liberté et la pleine intelligence de son vote, de constituer un Parlement qui représente avec dignité et compétence les opinions et les intérêts réels du pays, de compléter enfin peu à peu l'éducation politique du peuple, c'est d'établir un suffrage à deux degrés qui « mette entre les mains du peuple la poignée de la machine », mais non la machine elle-même dont il ne connaît pas tous les rouages. « Chaque commune devra nommer trois ou quatre délégués connus d'elle qu'elle enverra au chef-lieu d'arrondissement : ces électeurs du second degré, une fois réunis avec d'autres, lui nommeront son député. » Grâce à cette solution, « la lumière sera mise dans l'élection et la loyauté dans la loi² ».

Elevons-nous au-dessus de ce point de vue tout local et français. Par la même méthode on arrive à une conception générale de l'Etat moderne qui peut nous servir à orienter nos réformes, régler nos constitutions et juger celles dont on a si souvent essayé depuis un siècle. A l'inverse des sociétés antiques où l'individu appartient à sa communauté et où prévaut en définitive « le socialisme autoritaire », les sociétés modernes, issues du christianisme et de la féodalité,

1. « Toute science aboutit à des vues générales, hasardeuses, si l'on veut, mais que pourtant on aurait tort de se refuser, car elles sont le couronnement du reste, et c'est pour monter à ce haut belvédère, que, de génération en génération, on a bâti » (*Intellig.*, I, 6, 7).

2. Cf. *Du suffrage*, etc. *passim* et p. 40, 44.

« Cette brochure n'est qu'une esquisse très incomplète, et le remède qu'elle indique serait fort insuffisant. V. dans le dernier chapitre du *Régime moderne* un plan plus complet, au moins pour la société locale » (*Note inédite de Taine*).

fondées sur les deux idées toutes nouvelles de la conscience et de l'honneur, ont développé en chacun de nous la conviction intime que l'individu est une personne morale, et comme telle, a des droits à faire respecter, en un mot que l'Etat est fait pour lui et non lui pour l'Etat. Et comme il n'est pas de régime où l'individu ait moins de garanties contre ses représentants que sous le régime démocratique vers lequel tendent aujourd'hui toutes les sociétés civilisées, il suit de là que « si dans toute constitution moderne, le domaine de l'Etat doit être borné, c'est dans la démocratie moderne, fondée sur la prépondérance du nombre qu'il doit être le plus restreint ¹ ». Ce principe posé, tâchons de reconnaître les limites de l'Etat. Historiquement et logiquement, il a pour fonction unique « de protéger les propriétés et les vies » contre les ennemis du dedans et du dehors : tout ce qui l'aide à réaliser son œuvre, il a le droit, de par le contrat tacite qui existe entre lui et moi, de l'exiger de moi ; tout ce qu'il exige au delà, j'ai le droit de le lui refuser. Il ne doit m'imposer ni sa religion, ni sa philosophie, ni sa morale, ni telle forme politique ou sociale ; mais en revanche, je lui dois l'impôt nécessaire à ses dépenses et le service militaire en cas de guerre défensive. Chargé de limiter les droits de chacun pour empêcher les conflits, il règle et contrôle la propriété privée, la famille et la vie domestique ; mais que, sous prétexte de veiller à l'intérêt commun, il n'aille pas plus loin ; qu'il n'empiète pas sur l'intérêt de chacun ; que, partout où les particuliers peuvent remplir ses fonctions, il se démette des siennes : le sentiment de la liberté individuelle est si fort chez l'homme moderne que la pleine extension de cette liberté est devenue son premier besoin et le souci de la conserver son premier devoir : dès qu'on la gêne, on l'opprime, et si c'est l'Etat qui exerce cette contrainte, son oppression est tyrannie. « Même à ne considérer les hommes que comme de simples producteurs de valeurs et de services », la communauté, le fait est prouvé, a tout à gagner à ce que toutes les œuvres importantes

1. *Révol.*, t. III, p. 130, 132.

soient livrées à l'initiative individuelle, et non laissées à celle de l'Etat ¹. Ce qui lui revient, ce sont « les offices que jamais les particuliers ne revendiqueront pour eux » (force armée, levée des impôts, exécution des lois, etc.) ; « les besognes dont l'accomplissement importe directement à tous sans intéresser directement personne » (administration de la voie publique, commission de traiter au nom de la communauté avec les corps locaux ou spéciaux, etc.) ; quelques collaborations facultatives et spéciales (subventions, précautions d'hygiène, interventions discrètes et à longue échéance pour préparer le bien-être futur). Encore, dans ce dernier cas, doit-on suivre la règle suivante pour délimiter le rôle respectif de l'Etat ou des particuliers : « Si une fonction a pour des particuliers isolés ou associés un intérêt direct, et pour la communauté un intérêt indirect, elle convient et appartient aux particuliers, non à l'Etat. Au contraire, si la fonction a pour la communauté un intérêt direct, et pour les particuliers isolés ou associés un attrait et un intérêt indirects, elle convient et appartient à l'Etat, non aux particuliers ². » Ainsi donc, protéger et défendre avec un soin presque jaloux, avec autant de vigilance que de réserve la liberté individuelle, tel est l'office unique de l'Etat moderne : à ce prix seulement, il ralliera autour de lui les volontés et les sympathies de tous. C'est à cette conception tout individualiste qu'aboutissent les théories politiques de M. Taine. Ici encore, on ne lui reprochera pas de décourager les efforts individuels ³.

VI

On ne reprochera pas non plus à M. Taine d'avoir, par ses théories esthétiques, opprimé le talent et découragé l'originalité naissante des jeunes artistes qui l'écoutaient à l'Ecole des beaux arts, si l'on se rappelle les paroles par les-

1. *Révol.*, t. III, p. 120-149.

2. *Révol.*, t. III, p. 146 et note.

3. « Que la liberté, écrit-il ailleurs, soit aussi large qu'il se pourra, voilà, en tout temps, l'un des grands besoins de l'homme, et voilà de nos jours, son besoin le plus fort » (*Révol.*, t. III, p. 440).

quelles il terminait son cours en 1865 : « Au moment d'entrer dans la carrière qui est ouverte à votre ambition et à votre travail, leur disait-il, vous avez le droit de bien espérer de votre siècle et de vous-mêmes ; car le long examen que nous venons de faire vous a montré que, pour faire de belles œuvres, la condition unique est celle qu'indiquait déjà le grand Goethe : « Emplissez votre esprit et votre cœur, si larges qu'ils soient, des idées et des sentiments de votre siècle, et l'œuvre viendra ¹. » Et si l'on songe enfin que toute l'école naturaliste française est pour ainsi dire sortie des leçons sur la *Philosophie de l'art* qu'elle a d'ailleurs souvent bien mal comprises ², on avouera que bien peu d'esthétiques aussi libérales et « suggestives » ont exercé autant d'influence sur le développement même de l'art.

En esthétique comme en politique, la méthode de M. Taine est fondée sur l'expérience, c'est-à-dire sur l'histoire. Considérant les œuvres d'art comme des produits dont il faut rechercher les causes, l'esthéticien, au lieu de poser d'abord la définition du beau, comme le faisait l'ancienne critique, puis de partir de là pour « absoudre, condamner, admonester et guider », sera tout naturellement amené à professer la même sympathie pour toutes les écoles et pour toutes les formes de l'art, à répudier toute velléité de « proscrire » ou de « pardonner », à se contenter enfin, comme tout véritable savant, de « constater et expliquer ». Il cherchera une définition de l'art en comparant diverses œuvres d'art, en recueillant leurs caractères communs et en les opposant aux caractères distinctifs des autres œuvres de l'esprit humain. En procédant ainsi, de définitions en définitions, il arrive à cette dernière, la plus générale et la plus exacte de toutes, puisqu'elle enveloppe tous les arts, ceux d'imitation comme les autres : « dans l'architecture et la musique, comme dans la sculpture, la peinture, et la poésie, l'œuvre a pour but de manifester quelque caractère

1. *Philosophie de l'art*, p. 463.

2. Cf. M. Brunetière, *Revue des Deux-Mondes* (15 octobre 1889), ou *Questions de critique : Le mouvement littéraire au XIX^e siècle* — (1^{er} janvier 1891) : *La critique impressionniste*.

essentiel¹ et emploie pour moyen un ensemble de parties liées dont l'artiste combine ou modifie les rapports ». Telle est la nature de l'art, et son rôle, analogue à celui de la science, est d'ouvrir à l'homme la vie désintéressée de la contemplation ; mais il a sur la science l'avantage « d'être à la fois supérieur et populaire, de manifester ce qu'il y a de plus élevé et de le manifester à tous² ».

La nature de l'œuvre d'art ainsi définie et son rôle déterminé, il reste à étudier la loi de sa production. Elle peut s'exprimer ainsi : « L'œuvre d'art est déterminée par un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes³. » Cette loi de l'action toute puissante du milieu peut s'établir de deux façons : par l'expérience et par le raisonnement. On peut constater qu'en fait jamais cette loi n'est violée, et on peut démontrer que l'harmonie annoncée est nécessaire en analysant l'état général de l'esprit et des mœurs, et en déduire d'après les règles connues de la nature humaine les effets que cet état doit produire sur le public et sur les artistes, partant sur l'œuvre d'art⁴. On voit reparaître ici la méthode déductive si chère au philosophe, la seule qui le satisfasse complètement, parce que seule elle réintègre au sein de l'expérience la notion de nécessité absolue que les empiristes purs ont voulu proscrire de la science. Vérifier par ces deux moyens cette loi du milieu qui est ici considérée comme enveloppant en elle celle de la race et celle du moment, pour différents arts, la sculpture antique, l'architecture gothique, la tragédie française, la musique contemporaine, et, dans un même groupe d'arts, pour différentes écoles et différents pays, l'Italie, les Pays-Bas et la Grèce, tel est l'objet des derniers chapitres de la *Philosophie de l'art*, et des livres sur la *Philosophie de l'art en Italie, en Grèce et aux Pays-Bas*.

Mais ce n'est pas tout que de définir l'art et d'en trouver

1. On entend par là en histoire naturelle un caractère dont la variation entraîne celle de tous les autres et par suite dont la présence détermine et règle toute seule la constitution de l'animal entier.

2. *Philosophie de l'art*, p. 73.

3. *Id.*, p. 77.

4. *Id.*, p. 78.

la loi de production : il faut encore savoir si, parmi les différentes œuvres d'art, il n'en est pas qui soient supérieures aux autres, à quels caractères on peut les reconnaître et d'après quels principes on doit les classer. Ici reparaissent les droits de la critique et du jugement esthétique : la science qui, au début de ses recherches, s'abstenait de « proscrire » et de « pardonner », de « juger » même, une fois qu'elle a fondé en raison ses principes et ses règles pour étudier et comprendre les œuvres d'art, va tenter de fonder en raison les règles qu'appliquent par pur instinct les gens de goût : et c'est l'objet du livre sur *l'Idéal dans l'art*. Au fond, le but de l'ancienne esthétique et de la nouvelle est le même : mais ce que l'ancienne plaçait au début de la science, la nouvelle, plus prudente, le place au terme¹ ; l'expérience l'a rendue défiante à l'égard des assertions téméraires et des proscriptions dogmatiques ; elle a craint, dans l'ordre esthétique comme dans l'ordre moral, que la promptitude et l'audace d'affirmation ne fût une des formes de l'inintelligence ; et elle a voulu tout comprendre avant que de consentir à rien juger. C'était son droit et nous osons dire : son devoir.

Là encore, c'est la méthode expérimentale, celle de l'histoire psychologique et même de l'histoire naturelle, qui prévaudra. Et d'abord, qu'est-ce que l'idéal ? L'œuvre d'art, rappelons-le, « ayant pour but de manifester quelque caractère essentiel ou saillant, plus complètement et plus clairement que ne font les objets réels, l'artiste, pour réaliser son dessein, « doit se former l'idée de ce caractère, et, d'après son idée, il transforme l'objet réel ; l'objet ainsi transformé se trouve *conforme à son idée*, en d'autres termes *idéal*² ». Toute la question qui se pose maintenant est de savoir si, parmi les idées qu'on peut imprimer à un même modèle, il y en a de supérieures, s'il y a un caractère qui vaille mieux que les autres, et, par suite, pour chaque objet une forme idéale, « hors de laquelle il n'y ait que déviation ou erreur », si, en dernière analyse, « on peut découvrir

1. Cf. M. Brunetière, *Evolution des genres*, t. I : M. Taine.

2. *Idéal dans l'art*, p. 23.

une règle de subordination qui assigne des rangs aux diverses œuvres d'art ». Au premier regard, il semble que ce soit une chimère, puisque, d'après la définition de l'idéal, tout objet devient idéal qui est conforme à une idée : peu importe l'idée, semble-t-il, elle dépend du goût individuel de l'artiste. C'est en effet ce que paraît établir l'histoire de l'art qui nous montre que les mêmes types peuvent être incessamment renouvelés, et d'une manière toujours supérieure, par les idées individuelles des grands artistes ; et il semble dès lors que la sympathie critique doive assigner à toutes ces œuvres le même rang. Mais il n'en est rien (et ici nous retrouvons non pas le négateur empiriste qu'on a tant condamné¹ dans M. Taine et qui n'existe peut-être pas, mais le métaphysicien épris en tout d'ordre et d'unité) ; « dans le monde imaginaire, comme dans le monde réel, il y a des rangs divers, parce qu'il y a des valeurs diverses ». Et pour déterminer l'échelle de ces valeurs esthétiques diverses, il suffit de dresser l'échelle des valeurs morales correspondantes dans la réalité que l'art a la prétention et le devoir d'imiter et de traduire. Or, dans la réalité, il y a des caractères plus ou moins durables parce qu'ils sont plus ou moins profonds : il y a ceux qui durent pendant toute une mode, c'est-à-dire trois ou quatre ans ; pendant une demi-période historique, c'est-à-dire trente ou quarante ans, celle du romantisme par exemple ; pendant une période historique complète, le moyen âge, la Renaissance. Enfin, situés plus bas encore et partant plus solides, il y a les caractères propres à tout un peuple, à toute une race, « à toutes les races supérieures et capables de civilisation spontanée ». Et suivant que l'artiste aura pris pour caractère dominant de son œuvre tel ou tel de ces caractères, son œuvre aura la durée et par suite la valeur esthétique correspondant à la durée et à la valeur morale que possèdent dans la réalité ces caractères distinctifs. — Cette première échelle d'évaluations posée, il y en a une seconde, fondée non plus sur le degré d'importance, mais sur « le degré de bienfaisance du caractère ».

1. Cf. *Revue européenne*, 1861, t. II : Caro, *M. Taine et la renaissance du naturalisme* ; — P. Janet, *La crise philosophique : M. Taine*.

M. Taine entend par caractère bienfaisant « celui qui est plus capable qu'aucun autre de contribuer à la conservation et au développement de l'individu et du groupe dans lequel il est compris ¹ ». « Toutes choses égales d'ailleurs, l'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère malfaisant. » Ce degré de bienfaisance, c'est-à-dire, dans l'individu, la puissance plus ou moins grande de comprendre et de vouloir, dans la société, la puissance plus ou moins grande d'aimer, c'est la morale qui le détermine, et, notons ce point, c'est dans la pensée de M. Taine, bien plutôt à la morale antique, et en particulier à la morale stoïcienne qu'à la morale des modernes qu'il conviendrait de s'adresser pour cela. Par cette théorie, toute la morale rentre dans l'esthétique et, par un curieux retour de fortune, le philosophe qui a écrit la phrase célèbre, si maladroitement comprise, sur la vertu et le vice comparés au sucre et au vitriol ², l'ancêtre, peut-être involontaire, du naturalisme contemporain, a fait dans l'art plus de place à la morale que le rigide auteur de la *Raison pratique*, le véritable père des théories modernes de l'art pour l'art ³. Il est vrai d'ajouter que M. Taine ne s'en tient pas là et a recours à un troisième critérium qu'il appelle « le degré de convergence des effets ». Pour que le caractère bienfaisant et important soit exprimé dans l'œuvre d'art avec tout le relief et toute la puissance qui font seule la supériorité relative de l'art sur la nature, il faut que l'artiste subordonne à ce dessein tous les autres, qu'il y emploie tous les éléments de son œuvre, qu'il en fasse en un mot converger tous les effets. C'est dire que les œuvres d'art sont d'autant plus belles que le caractère bienfaisant « s'imprime et s'exprime en elles avec un ascendant plus universellement dominateur ». Et par là sont réintégrées dans l'idéal esthétique toutes les qualités de forme et de composition sans lesquelles il n'y a dans les œuvres d'art que de bonnes in-

1. *De l'idéal dans l'art*, p. 175.

2. *Litt. angl.*, I, p. XV.

3. C'est surtout par là peut-être que les naturalistes contemporains se sont montrés les disciples infidèles de M. Taine (cf. E. Zola, *Mes haines : M. Taine artiste*).

tentions malheureuses. — Ainsi muni de son idéal, de ses règles et de ses lois, l'art peut réaliser l'œuvre à laquelle il travaille parallèlement à la science : ouvrir à l'homme cette « vie contemplative » qui l'élève au-dessus de lui-même, le dérobe à l'égoïsme de ses inventions industrielles et politiques, et lui révèle les forces mystérieuses et vivantes de la nature immortelle.

VII

Si importantes qu'elles soient d'ailleurs pour l'intelligence de sa philosophie générale et l'achèvement de son système, les théories politiques et esthétiques de M. Taine sont pour ainsi parler un épisode dans son œuvre ; ce sont des ébauches plutôt que des doctrines, des jalons posés çà et là pour les chercheurs de l'avenir, des réponses provisoires peut-être à ceux qui n'estiment la science qu'à condition que, dès maintenant, elle les aide à vivre. En s'y arrêtant quelque temps, M. Taine ne perdait pas de vue l'œuvre toute scientifique et désintéressée qu'il s'est proposé d'édifier. Les ouvrages auxquels elles sont mêlées sont au fond, dans l'intention de leur auteur, des études de psychologie ethnographique et de « zoologie morale ». A leur tour « ces psychologies particulières »¹ n'étaient qu'une préparation à l'étude de « psychologie générale »² qu'il n'aborda que lorsqu'il fut bien maître de sa méthode et qu'il eut déjà en sa possession la plupart des matériaux de son œuvre. Actuellement, cette œuvre n'est pas complète. Des deux facultés qui, d'après lui, constituent l'homme intérieur, l'intelligence et la volonté³, et qui chacune exigeraient une théorie spéciale, M. Taine n'a encore pu étudier que la première⁴.

1. *De l'idéal dans l'art*, *passim*.

2. *Intellig.*, t. I, p. 21, 4^e édition.

3. L'idée de cette étude date de loin pour M. Taine. Sainte-Beuve (*Nouv. Lund.*, t. VIII, p. 77), nous dit de lui « qu'il avait conçu pendant son séjour à Nevers (où il avait été envoyé comme suppléant de philosophie à sa sortie de l'École normale, et où il resta 4 mois : il avait alors 23 ans) toute une psychologie nouvelle, une description exacte et approfondie des facultés de l'homme et de l'esprit ».

4. *De l'idéal dans l'art.*, p. 90.

5. *Intellig.*, t. I, p. 21.

C'est donc sa théorie de la connaissance qu'il faut exposer pour bien se rendre compte du dernier état de sa pensée.

Toujours fidèle à sa méthode expérimentale, qui, par la comparaison et l'analyse minutieuse d'un très grand nombre de faits, remonte aux causes générales ou lois, M. Taine, tout en profitant des travaux d'ensemble de ses devanciers, notamment Condillac, Stuart Mill, Bain et Spencer, a mis à contribution ses vastes connaissances dans toutes les sciences de la nature, les dernières observations des aliénistes et physiologistes, enfin et peut-être surtout ses expériences personnelles sur lui-même ¹ et sur les autres, et ses études antérieures de psychologie appliquée. C'est de cet amas énorme de faits et d'observations qu'est sortie la doctrine originale développée dans le livre *de l'Intelligence* ².

On peut étudier la connaissance à deux points de vue : ou bien (et c'est le point de vue analytique), on peut décomposer la connaissance en ses éléments premiers ; ou bien on peut faire la synthèse de ces éléments et, avec leur aide, expliquer le mécanisme de notre faculté de connaître.

Au point de vue analytique, voici le problème qui se pose. L'homme, à l'état sain, a en quelque sorte la tête pleine d'idées : c'est par les *idées* qu'il connaît, c'est-à-dire qu'il se représente les objets et lui-même. Or qu'y a-t-il au fond de nos idées et à quoi se ramènent-elles ? — Les idées s'expriment par des noms, c'est-à-dire par des signes d'un genre particulier. Ces signes sont des substituts. Quand je prononce un nom propre, ce nom évoque l'image complète de la personne désignée par ce nom ; il est donc le substitut de cette image. Si je prononce un nom commun, arbre, homme, etc., le nom évoque l'image de certains caractères communs à tous les arbres, ou à tous les hommes que je connais : il est donc le substitut d'une image partielle. Enfin, si le nom commun exprime une idée très abstraite et très générale, comme celle de qualité, de quantité, il n'évoque plus qu'une image assez vague, mais il en évoque toujours une, car nous ne pouvons penser sans image. Mais rien de plus.

1. *Intellig. passim* et notamment, I. p. 76, 77, 78, 79, 84, 97, 98, etc.

2. Cf. pour tout ceci *Intellig.*, t. III, 4^e édition.

Nos idées donc, même les plus générales, se réduisent à des mots, ceux-ci à des images. Il s'agit de savoir maintenant à quoi se ramènent les images. L'image, à son tour, est « une répétition ou résurrection de la sensation », bien qu'elle diffère de la sensation par son origine, qui est la sensation elle-même ; elle est donc un substitut de la sensation. Mais les images renaissent en nous avec un degré plus ou moins grand d'intensité ; parfois, la résurrection est si violente que l'impression faite sur nous est aussi forte que si la sensation même en était l'origine : de là les hallucinations, rêves, extases, etc. Si, à un moment donné, ne surgissaient en nous que des images, nous les prendrions pour des sensations : ce qui corrige notre erreur à l'état normal, c'est l'opposition des sensations présentes qui, trop fortes et trop actuelles pour que l'esprit les mette sur le même plan que les images, relèguent ces dernières dans la région plus pâle des demi-illusions, c'est-à-dire des idées. Mais, en elles mêmes, les images à l'état normal ne diffèrent pas de nos images à l'état d'hallucination ; bien mieux, toute image est apte à devenir une hallucination. Et comme les images sont les substituts des sensations passées, il suit de là que les mots et par suite les idées se ramènent en dernière analyse aux sensations. Celles-ci sont-elles l'élément irréductible de la connaissance ? Autant qu'on en peut juger par l'étude des sensations les mieux connues, celles de l'ouïe et de la vue, chaque sensation perçue par la conscience est un composé de mêmes sensations élémentaires qui ne pénètrent jusqu'à la conscience que si, en s'unissant, elles arrivent à former un certain total : de sorte que les origines véritables de nos plus hautes opérations intellectuelles plongent en quelque façon dans des régions de notre être inaccessibles à la claire vision de « l'œil intérieur ». D'autre part, il semble bien « que les innombrables sensations que nous rapportons à un même sens peuvent se ramener, pour chaque sens, à une sensation élémentaire dont les différents totaux constituent les différentes sensations de ce sens ». Et peut-être enfin chacune de ces sensations primordiales devrait-elle se ramener à un type unique qui, suivant les différentes

proportions dans lesquelles il entre dans les composés, formerait les sensations les plus variées. Et de même qu' « au fond de tous les événements corporels, on découvre un événement infinitésimal, imperceptible aux sens, le mouvement », de même, « au fond de tous les événements moraux, on devine un événement infinitésimal, imperceptible à la conscience, dont les degrés et les complications constituent le reste, sensations, images et idées. Quel est ce second événement, et l'un de ces événements est-il réductible à l'autre ?¹ » Telle est la question qui se pose maintenant ; et pour la trancher, il faut abandonner l'analyse psychologique pour l'analyse physiologique.

La condition de toute sensation est un ébranlement nerveux, lequel, pour se produire, n'a nullement besoin d'un événement physique extérieur. Ce sont donc les phénomènes nerveux qu'il s'agit d'étudier, et leur corrélation avec les phénomènes moraux. Or, des trois groupes d'événements qui constituent la vie mentale, images, sensations, actions réflexes, le premier a pour siège les lobes cérébraux ; le second, la protubérance ; le troisième, la moelle épinière : M. Taine admet au moins implicitement par là qu'il y a dans la moelle un élément psychique. Les actions réflexes paraissent être les analogues des sensations rudimentaires non perçues par la conscience ; selon toute apparence, ce sont les éléments premiers de tous les phénomènes nerveux, et on peut les considérer comme les signes des sensations rudimentaires auxquelles nous a conduits l'analyse psychologique poussée jusqu'à ses dernières limites. Nous insistons peu sur les détails de cette enquête psycho-physiologique dont, aussi bien, les conséquences psychologiques et métaphysiques seules nous importent. Ces conséquences, les voici. La nature a deux faces parallèles qui peuvent être connues de deux façons, par le dedans, c'est-à-dire en elles-mêmes ; par le dehors, c'est-à-dire par l'impression qu'elles font sur nos sens. Les portions claires ou obscures de la face physique correspondent rigoureusement aux portions obscures ou claires de la face morale, de sorte

1. *Intellig.* p. 234, 235.

qu'à l'aide de chacune des deux faces, on peut essayer de deviner l'autre, chacune d'elles par ses clartés éclairant les obscurités de l'autre. Des deux côtés, à la base de l'échelle, sont des événements infinitésimaux, ici les sensations élémentaires, là les mouvements moléculaires simples, ceux-ci exprimant celles-là, l'événement physique traduisant mot pour mot l'événement moral. Il est hors de doute que l'idée d'une sensation est absolument irréductible à l'idée d'un mouvement moléculaire ; mais les deux idées peuvent être irréductibles sans que les deux ordres de faits soient irréductibles entre eux. Et, dans l'état actuel de la science, il y a tout lieu de croire, puisque entre les deux ordres de faits la correspondance est absolue, que tous deux sont la traduction d'une réalité, une dans son fond et qui déroule dans l'infinité de l'espace et du temps la double série de ses manifestations. — Il semble bien que par cette voie, et sous le couvert de la psychologie la plus minutieuse, la conception spinoziste de la nature se trouve ainsi restituée.

Il y a plus, et ces analyses rigoureuses nous amènent à d'autres conséquences. En pressant ce que nous appelons nos idées, nous n'avons rien trouvé en elles que des mots, des images, des sensations composées de sensations plus élémentaires. « On peut donc, faute d'un meilleur nom, dire avec Condillac que l'événement intérieur primordial qui constitue nos connaissances est la sensation. » De même, tous les événements du monde matériel se ramènent à des mouvements moléculaires des centres nerveux. De force, de faculté, de substance, de moi, de matière, de tout ce qu'on désigne par des noms plus ou moins mystérieux, nous n'avons trouvé aucune trace, et il faut conclure que ce sont des fantômes métaphysiques. Le moi n'est que la série distincte des événements simultanés ou successifs, donc des sensations qui affluent jusqu'à la conscience individuelle. « Il n'y a rien de réel dans la nature, sauf des trames d'événements liés entre eux et à d'autres ; il n'y a rien de plus ni en nous-mêmes ni en autre chose. » L'événement primordial intérieur ainsi dégagé, il faut avec lui reconstruire le reste, et retrouver le mécanisme de la con-

naissance, c'est-à-dire expliquer les perceptions, la mémoire, l'abstraction, la généralisation. le jugement, le raisonnement. C'est seulement quand cette synthèse est achevée que la science est faite.

La nature a deux procédés pour produire nos connaissances : *elle crée en nous des illusions et elle les rectifie*. Toute sensation visuelle fait naître une image *dans notre esprit* : nous voyons, et nous croyons percevoir un objet extérieur. Supposez qu'il n'y ait aucun objet extérieur : la sensation étant donnée, l'image suivra nécessairement ; le sujet pensant, comme dans le cas précédent, l'objectivera au dehors de lui, il croira voir l'objet qu'il suppose avoir provoqué cette sensation et fait naître l'image ; et c'est ainsi que se forment toutes nos hallucinations : en réalité, la seule différence qu'il y ait entre les deux cas, c'est que dans le premier, il y a un objet extérieur correspondant à l'image ; dans le second, il n'y en a pas, et comme dans la série de nos pensées, images ou actes qui suivront cette image, c'est l'image qui détermine le reste, on définira logiquement la perception en l'appelant « une hallucination vraie ». Mais nos images sont de différentes sortes : il y en a qui sont l'étoffe et comme la matière de nos perceptions, d'autres de nos conceptions, d'autres de nos souvenirs, d'autres enfin de nos hallucinations proprement dites. Comment les distinguer les unes des autres ? Comment ne pas toutes les prendre pour des perceptions, c'est-à-dire pourquoi ne se changent-elles pas toutes en hallucinations véritables ? C'est que, à l'état normal, jamais l'illusion n'est complète ; la nature en créant en même temps d'autres illusions dans notre esprit, rectifie la première, et, suivant le degré de l'avortement, se forment les différentes sortes de nos souvenirs, conceptions, perceptions, etc.

Reste à savoir pourquoi nous avons une tendance à projeter en dehors de nous toutes nos images, et ainsi se posent le problème de la localisation des perceptions et un autre, gros de conséquences métaphysiques, celui de la réalité extérieure. M. Taine explique comment une série

très courte de sensations musculaires et rétinienne de l'œil deviennent les substituts d'une série très longue de sensations musculaires et tactiles des membres du corps ; comment certains groupes de perceptions ne parcourent qu'un premier stade qui aboutit à les situer dans notre corps ; comment enfin d'autres groupes parcourent un second stade qui les situe hors de notre corps et constituent ainsi pour nous le véritable monde extérieur. — Sur le second problème : y a-t-il une réalité extérieure ? M. Taine admet avec Mill qu'il n'existe en dehors de nous que des possibilités permanentes de sensation ; mais cet idéalisme phénoméniste, si contraire aux exigences métaphysiques de son esprit qui ne peut se contenter d'une science purement phénoménale, n'est pour lui qu'un point de départ. Il n'admet pas, comme Mill, que si tous les êtres pensants disparaissaient, il ne resterait rien des corps extérieurs. Les corps étant ramenés à des groupes de mobiles moteurs, ils resteraient toujours tels, c'est-à-dire « des groupes distincts de tendances au mouvement et de mouvements en train de s'accomplir ». En dépit donc des concessions faites à l'idéalisme, M. Taine est fondamentalement réaliste, et cette attitude qu'il prend dans des questions « où les thèses et les antithèses s'entrechoquent » est aussi originale que profondément significative. On voit quel tort on lui a fait en le considérant comme un simple positiviste ¹.

Ainsi se forme notre idée du monde extérieur : « à chaque instant l'esprit se remplit d'hôtes innombrables, population passagère à laquelle, pièce à pièce, correspond la population fixe du dehors. » Mais nous ne connaissons pas seulement les corps, nous connaissons aussi notre esprit, notre moi. Il faut maintenant rechercher comment se forme cette connaissance si importante dans notre vie mentale. Elle n'est pas primitive, comme tendrait à le faire croire le sens commun, elle est au contraire le produit d'une élaboration longue et complexe. L'idée du moi, entre autres idées, comprend l'idée d'un être permanent lié à tel corps

1. Cf. Scherer, *Mélanges de critique religieuse : M. Taine, ou la critique positiviste*.

organisé, ou, plus précisément, l'idée d'un groupe de capacités ou facultés. Sous ces mots, facultés ou capacités, il ne faut rien entendre de mystérieux : ils ne désignent que la possibilité de certains événements sous certaines conditions et la nécessité des mêmes événements sous les mêmes conditions, plus une condition complémentaire. Si bien que, si l'on ne veut rien mettre sous les mots de plus que ce que l'analyse du réel nous permet de constater, nous devons conclure que les seuls éléments réels de notre être sont nos événements, c'est-à-dire des événements qui ont pour caractère commun et distinctif d'apparaître comme internes. Nos événements passés, comme nos événements présents, jouissent de cette propriété ; la mémoire les relie entre eux, et en forme des chaînons continus. Parcourant, dans un rapide éclair de pensée, les sommets extrêmes de cette série de faits, nous en dégageons le caractère commun, c'est-à-dire la propriété qu'ils ont tous d'apparaître comme internes : ainsi se forme l'idée d'un dedans stable ; cette idée est l'idée du moi. Nous en venons à opposer, par une illusion naturelle, le moi à ses événements, alors qu'au fond, il n'est que la série de nos événements passés et présents, reliés ensemble par la mémoire. Et comme nos événements ne sont, comme tout ce qui arrive jusqu'à notre conscience, que des sensations et des images, l'idée du moi est à la merci des lois qui président à la formation et à la renaissance des images : de là les erreurs ou illusions qui peuvent l'altérer et qui en compromettent l'intégrité plus souvent qu'on ne croit. Incessamment contrôlée, rectifiée, fortifiée par l'expérience, cette notion finit par s'implanter en nous avec une telle puissance que ce sera sur ce modèle que, par analogie, nous nous formerons l'idée des autres esprits. Nous constatons en effet l'analogie des autres corps vivants avec le nôtre ; cette analogie nous suggère par association l'idée d'un esprit semblable au nôtre, et cette induction spontanée, incessamment vérifiée elle aussi, nous paraît, avec raison d'ailleurs, avoir toute la solidité d'une expérience intime. Et comme au fond de toutes ces idées, il n'y a que des faits d'expérience, des images et des sen-

sations soudées à des sensations ou à des images, nous avons raison de croire à la concordance de nos pensées et des choses, puisque, dans les unes comme dans les autres, nous retrouvons à la base le même élément générateur. De là encore l'assurance avec laquelle nous pouvons prévoir : tout événement mental en effet, sensation ou image, ne se présente jamais seul à la conscience, mais il est toujours accompagné d'un cortège d'images de sensations passées : en d'autres termes, il forme toujours un couple : après avoir éprouvé par mainte expérience que les deux éléments du couple sont inséparables, que « chaque couple, s'il est bien fait dans notre esprit, correspond à un couple dans les événements », le premier terme du couple étant donné par la sensation actuelle, nous projetons le second terme dans l'avenir, et il devient une prévision. Dans la majorité des cas, notre prévision concorde avec l'événement prévu, et ainsi s'étend presque à l'infini le cercle de notre expérience et, par suite de notre science, si modeste et si pauvre à ses humbles origines.

Il reste à expliquer comment nous connaissons les choses générales. « Car il y a des choses générales, j'entends par là les choses communes à plusieurs cas ou individus ; ce sont des caractères ou groupes de caractères. » Or toutes nos idées générales dérivent d'une généralisation de l'expérience. M. Taine reprend ici avec une grande vigueur, en les appuyant de nouvelles preuves, les théories de l'école anglaise contemporaine. Il n'a pas de peine à en démontrer la justesse pour « les idées générales qui sont des copies » des caractères généraux ; par une série d'analyses minutieuses et exactes, il établit que « les idées générales qui sont des modèles », autrement dit, celles « dont les objets ne sont que possibles », à savoir les idées qui servent de fondement aux mathématiques, à la mécanique, les hypothèses physiques et chimiques, les idées de l'utile, du beau et du bien sont construites d'après le même procédé. Mais les caractères généraux ne sont pas isolés dans la nature, ils forment des couples, et chacun de ces couples s'appelle une loi. Comment parvenons-nous à lier les deux idées gé-

nérales qui constituent la loi ? A cette question, M. Taine répond comme Stuart Mill en analysant les divers procédés inductifs à l'aide desquels on peut remonter aux « lois qui concernent les choses réelles ». Mais parmi « les lois qui concernent les choses possibles », il y a au premier rang les propositions universelles et prétendues indémonstrables qui fondent les sciences mathématiques, à savoir les axiomes. Sur ce point, M. Taine se sépare de Stuart Mill qui admet que les vérités dites nécessaires, issues comme les vérités d'expérience d'associations d'idées habituelles, ne sont comme elles valables que pour notre monde, et de Kant pour lequel ces idées sont des formes subjectives que notre esprit impose aux phénomènes. D'après M. Taine, les axiomes sont des propositions analytiques, susceptibles d'être démontrées, et qu'on tire de l'expérience elle-même au moyen de l'analyse et de l'abstraction. L'analyse en effet, selon lui, prouve que ces propositions sont telles que la première étant donnée enferme la seconde : « leur liaison est donc absolue et universelle, et les propositions qui les concernent ne souffrent ni doutes, ni limites, ni conditions, ni restrictions : » la notion de nécessité que Kant et Mill s'obstinent à ne pas trouver dans les choses s'y trouve par là rétablie, et nous aboutissons encore aux conclusions métaphysiques qui dominent tout le système et font de M. Taine un spinoziste plus ami de l'expérience que son maître, mais aussi absolu dans ses principes et ses conclusions. En réalité, les faits n'ont servi à M. Taine qu'à appuyer et confirmer les idées fondamentales qui, dès le début de sa carrière, dirigeaient ses recherches et lui dictaient peut-être ses conclusions.

Il suit de là, comme il le dit lui-même « des conséquences très vastes, et une vue sur le fonds de la nature, sur l'essence des lois, sur la structure des choses qui s'oppose à celles de Mill et de Kant », c'est-à-dire, si nous l'entendons bien, toute une métaphysique. Quand l'intelligence en effet a conçu les lois des phénomènes, elle n'est pas encore entièrement satisfaite : elle demande « le pourquoi » de la loi, elle en recherche « la raison explicative ». M. Taine

établit que, dans tous les cas, la raison explicative d'une loi est un caractère général intermédiaire, simple ou multiple, inclus directement ou indirectement dans la première donnée de la loi. Il faut donc chercher une méthode pour trouver l'intermédiaire explicatif : l'emplacement et les caractères démêlés dans l'intermédiaire en donnent le moyen. Dans les sciences de construction, c'est-à-dire les sciences mathématiques il est toujours possible de dégager par analyse l'intermédiaire qui est toujours inclus dans la définition de la première donnée de la loi. Dans les sciences d'expérience, sciences physiques, naturelles et psychologiques, l'analyse qui n'a pas de prise sur les combinaisons réelles comme sur les combinaisons mentales et insuffisantes ; il faut avoir recours à l'expérience et à l'induction : c'est d'ailleurs ce qui fait leur infériorité à l'égard des sciences de construction. Toutefois, les résultats auxquels on arrive sont les mêmes : la liaison de la seconde et de la première donnée qui constituent la loi se fait de la même façon. De plus, les sciences expérimentales très avancées, la mécanique appliquée, l'optique, l'acoustique, etc. présentent des analogies frappantes avec les sciences mathématiques ; leurs lois les plus générales correspondent aux axiomes, car elles annoncent les propriétés des facteurs primitifs ; mais elles diffèrent des axiomes en ce qu'elles sont provisoirement irréductibles. Ce sont là actuellement les derniers intermédiaires explicatifs. Par ces analogies constatées ou soupçonnées entre les deux ordres de sciences, nous sommes induits à conclure que tout fait ou loi a sa raison explicative, et à étendre ce principe à tous les points de l'espace et à tous les moments du temps, bien plus, à en faire un principe universel, nécessaire et absolu. Toutes les présomptions sont en faveur de cette hypothèse qui, tendant à nous faire assimiler dans leur fond les sciences expérimentales aux sciences de construction, nous amène à concevoir l'univers physique comme un ensemble de moteurs mobiles assujettis à la loi de la conservation de la force. L'axiome de raison explicative ainsi assimilé aux axiomes mathématiques, comme eux, est susceptible d'être démontré par

analyse : M. Taine en tente la démonstration, et en déduit le principe de l'induction et l'axiome de causalité. Ainsi toutes les sciences, même celles qui paraissent faire le plus de part à la contingence, et dont les lois tout au moins ne semblent valables que pour notre univers, reposent en réalité sur des principes absolus ; et l'intelligence humaine, bien loin de se voir refuser, comme le voulaient Kant et Stuart Mill, l'accès de l'absolu, en s'appuyant sur l'expérience la plus rigoureuse, arrive où peut arriver jusqu'à « ce haut belvédère » où les anciens métaphysiciens voulaient s'élever du premier coup. Tout est explicable, et l'existence elle-même : telle est la persuasion intime et la conclusion dernière à laquelle aboutit cette théorie de la connaissance.

VIII

Il y a des philosophies pauvres et sèches, celle de Locke par exemple, qui prêtent à la nature qu'elles ont la prétention d'expliquer je ne sais quoi d'étriqué et de mesquin, on serait tenté de dire de vulgaire, de prosaïque en tout cas, qui la rétrécit et la rapetisse comme de parti-pris. On sent qu'elles ne l'embrassent pas tout entière : cantonnées dans un coin de la réalité qu'elles explorent sans en sonder les profondeurs, elles n'aperçoivent pas la puissante unité de l'ensemble et la vie immense qui circule dans le tout est bannie de l'enceinte étroite de leurs maigres formules. Il y a au contraire des philosophies riches et amples, vivantes, et, pour tout dire, *poétiques* qui, dans les vastes synthèses qu'elles nous présentent, symbolisent en quelque manière l'universelle fécondité de la nature et semblent, par la multiplicité de leurs vues et la variété de leurs solutions, en reproduire l'infinie complexité. Surtout, elles n'enlèvent pas à la réalité qu'elles expriment cet attrait mystérieux qui fait que, dans son fond, elle ne nous sera peut-être jamais complètement révélée ; elles distribuent sur les théories qu'elles exposent assez d'ombres et de lumière pour que le monde ne nous semble pas renfermé tout entier dans un

trop simple système d'idées claires et distinctes. Telles sont entre autres les philosophies de Leibniz, de Spinoza et de Kant. Telle nous apparaît aussi celle de M. Taine. Fondée sur une nouvelle notion des causes qui bannit le hasard de la science et y fait rentrer l'absolu que le positivisme, après Kant, croyait en avoir définitivement chassé, cette philosophie présente ce caractère original qu'elle emprunte à l'empirisme ses premières données pour s'élever de là jusqu'à la métaphysique la plus audacieuse. Tel qu'il est aujourd'hui, réduit, pour ce qui regarde la théorie de la volonté et par suite la morale¹ à de simples aperçus que son auteur reprendra bientôt sans doute pour leur donner de nouveaux développements, le système nous semble dominé par une imposante unité². C'est une même conception de la nature et de la science qu'on retrouve toujours au fond de cette œuvre aux aspects si variés, c'est la même notion métaphysique de la nécessité appliquée surtout aux choses morales que cette œuvre a mise en lumière. En nous attachant à suivre dans les divers ouvrages de M. Taine le développement et l'application de cette pensée maîtresse, nous nous sommes soigneusement abstenu de toute intention critique. Nous en avons au moins cette raison que M. Taine est encore vivant, que son œuvre n'est heureusement pas achevée, et que, n'ayant pas sous les yeux sa pensée complète, nous pourrions difficilement avoir la prétention de la juger. Toutefois, même dans cet état d'inachèvement, il nous semble qu'on peut déjà prévoir ce que, quoi qu'il arrive, — et nous dirions volontiers : indépendamment de toute opinion métaphysique individuelle, — il devra rester de son œuvre philosophique. Si la philosophie de la liberté est la vérité et si l'avenir est pour elle, le système de M. Taine péchant par la base recevra plus d'un démenti. Et cependant, à supposer que le problème de la liberté soit susceptible de rece-

1. Sur les aperçus moraux dans M. Taine cf. *Phil. class.*, p. 280-282 ; *Révol.*, III, p. 128, 129 et note ; *De l'idéal dans l'art*, p. 94, 95. — Fouillée, *Critique des systèmes de morale contemporains*, p. 44-46 : 54-56.

2. M. Hommay (*art. cité*) me paraît le définir fort bien : « un spinozisme rajeuni et transfiguré par le contact de la science moderne. »

voir une solution métaphysique, à supposer même qu'il soit résolu dans le sens du libre-arbitre absolu, il y a un fait indéniable : c'est qu'une grande partie des actions humaines, et nous parlons même des supérieures (tous les actes d'habitude par exemple) tombent sous la loi du déterminisme. Nous pouvons donc en rechercher la loi, et la science nous apprend que nous devons la découvrir. Or c'est à l'étude de ces lois que M. Taine s'est consacré. Si, comme nous le croyons, il en a mis au jour un certain nombre, toute cette partie de son œuvre est dès maintenant acquise à la science. Et comme il est en France le premier à avoir posé la question comme elle doit l'être pour ce qui regarde les sciences morales, dont il a fait sa chose et son domaine propre, comme d'autre part il aura déterminé une impulsion très vigoureuse et très féconde dans le même ordre de recherches, et comme enfin il attacherait lui-même peu de prix à ses autres gloires d'écrivain, d'humoriste, d'historien, de critique littéraire et d'esthéticien, si celle-là lui manquait, on peut dire que son nom ne représentera pas seulement dans l'avenir l'un des moments les plus caractéristiques de la pensée française contemporaine, mais, en dehors même de l'intérêt historique et littéraire qu'il offrira toujours, on peut affirmer dès aujourd'hui qu'il comptera parmi ceux qui ont le plus fait pour la science. — Ce serait avoir bien mal profité du commerce de ce noble et puissant esprit que de croire qu'il ait jamais ambitionné un autre et plus bel éloge¹.

P.-S. — M^{me} Taine et M. Georges Lyon ont bien voulu, — et je les en remercie très vivement, — m'autoriser à publier la lettre que Taine avait adressée à mon ancien maître, après avoir pris connaissance de l'étude qu'on vient de lire. Voici cette lettre. Je n'en ai retranché qu'une phrase trop indulgente.

1. « Le plus vif plaisir d'un esprit qui travaille consiste dans la pensée du travail que les autres feront plus tard » (*Essais de critique et d'histoire*, p. XXXII).

23, Rue Cassette
9 décembre 1891.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir l'étude manuscrite que vous avez bien voulu m'envoyer. Le portrait est flatté ; ce n'est pas à moi de m'en plaindre. Je serais très heureux si en effet mes livres avaient eu sur la jeunesse l'influence qu'on m'attribue ; nous ne travaillons que pour cela, mais comme les ouvriers des Gobelins, derrière notre toile, sans jamais savoir avec exactitude si les spectateurs, qui sont devant la toile et qui en parlent avec bruit, ont daigné comprendre ou même regarder.

Je remercie donc beaucoup votre jeune ami ; et je lui avoue que j'ai toujours aimé, sinon la métaphysique proprement dite, du moins la philosophie, c'est-à-dire les vues sur l'ensemble et sur le fond des choses. Mais le point de départ de mes études n'est pas une conception *à priori*, une hypothèse sur la nature ; c'est une remarque toute expérimentale et très simple, à savoir que tout abstrait est un *extrait*, retiré et arraché d'un concret, cas ou individu, dans lequel il réside ; d'où il suit que, pour le bien voir, il faut l'observer dans ce cas ou individu, qui est son milieu naturel ; ce qui conduit à pratiquer les monographies, à insister sur les exemples circonstanciés, à étudier chaque généralité dans un ou plusieurs spécimens bien choisis et aussi significatifs que possible. — La doctrine, si j'en ai une, n'est venue qu'ensuite ; la méthode a précédé ; c'est par elle que mes recherches se sont trouvées convergentes. M. V. Giraud a très bien vu leur liaison et leur unité ; en somme, depuis quarante ans je n'ai fait que de la psychologie appliquée ou pure.

Je le remercie aussi de ne m'avoir pas rangé, comme l'a fait M. Bourget, parmi les pessimistes. Être pessimiste ou optimiste, cela est permis aux artistes, non aux hommes qui ont l'esprit scientifique. — Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme actuel et romain ; au contraire, avec le protestantisme large et libéral, la conciliation est possible. — Quant au déterminisme, M. Giraud a grandement raison de dire qu'à mes yeux il n'exclut pas la responsabilité morale ; bien au contraire il la fonde ; selon moi, les difficultés apparentes de la question sont toutes verbales ; on ne fait pas attention au sens exact des mots nécessité, contrainte, initiative, obligation, etc. — Très probablement je n'aurai pas la force d'écrire le traité *de la Volonté* auquel il fait allusion ; je suis trop vieux et trop fatigué pour porter ce dernier fardeau ; je le laisse à d'autres plus jeunes.

J'ai pris la liberté de noter au crayon sur le manuscrit quelques rectifications ou indications peu importantes.....

Bien cordialement à vous.

H. TAINÉ.

